LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

LE PAYS EST INTERDIT

Dimanche, dans toutes les églises du diocèse de Montréal, on a lu un important mandement de Mgr Bruchési interdisant la lecture du *Pays*, journal radical, dirigé par Godfroy Langlois, député de Saint-Louis, au parlement provincial.

Voici le texte de ce mandement:

Au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses et à tous les fidèles de notre diocèse, salut, paix et bénédiction en Notre-Seigneur.

Nos très chers frères,

Il y a plus d'un an, nous donnions aux rédacteurs du journal *Le Pays*, un avertissement solennel que vous n'avez pas oublié, et que nous terminions par ces paroles:

"Nous espérons qu'ils se rendront à notre appel, qu'ils changeront de méthode et de langage. Qu'ils mettent donc, nous les en conjurons, leurs talents et leur plume au service de meilleures causes; qu'ils restent fidèles à nos vieilles traditions religieuses et nationales; qu'ils respectent l'Eglise, ses dogmes, ses préceptes, sa discipline et tous ceux qui sont les dépositaires de son autorité.

"Ils nous causeront une grande joie; autrement ils nous forceront à remplir envers eux, pour protéger l'âme de notre peuple, un devoir très douloureux, sans doute, mais devant lequel notre conscience ne reculera pas."

Ils n'en ont pas moins continué leur oeuvre déplorable, et ils nous obligent ainsi à recourir à des mesures pénibles que nous aurions voulu éviter.

Mais le bien spirituel de nos diocésains nous est plus cher que tout le reste.

Vis-à-vis de ces fidèles confiés à nos soins et soumis à notre juridiction, nous sommes comme le père de famille vis-à-vis de ses enfants. Nous avons le strict devoir et le droit indéniable de les mettre en garde contre tout livre, tout journal dangereux, et, au besoin, de leur dire en nous adressant à leur conscience: "N'y touchez pas."

Considérant donc que *Le Pays* est de nature à nuire gravement aux intérêts religieux, et à causer un mal réel, surtout au sein de la jeunesse; en vertu des pouvoirs inhérents à notre charge épiscopale et de ceux que nous tenons du Siège Apostolique; n'ayant en vue que le bien de la religion et le salut des âmes; le saint nom de Dieu invoqué, nous interdisons formellement la lecture de ce journal à tous les catholiques de notre diocèse.

Sera le présent mandement lu au prône des églises et chapelles publiques où se fait l'office divin, le premier dimanche après sa réception.

Donné à Montréal, sous notre seing et sceau, et le contre seing de notre chancelier, le vingt-cinq septembre mil neuf cent treize.

† PAUL, arch. de Montréal.

Par ordre de Monseigneur, *Adélard Harbour*, prêtre, Chancelier.

L'INSTRUCTION DANS QUEBEC

Parce que Québec est le chateau fort du catholicisme au Canada, les journaux anti-catholiques, de tout acabit, depuis l'*Orange Sentinel*, en passant par le *Pays*, de Godfroy Langlois, jusqu'au *Globe*, de Toronto, et le *Free Press*, de Winnipeg, ne cessent de déblatérer contre son système scolaire. Pauvre province de Québec, bourbier de l'obscurantisme, soumise à la tyrannie de l'Eglise!

Le *Pays* et ses échos ont vu démolir une à une leurs calomnies. A son dernier congrès aux Trois-Rivières, en juin dernier, l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne, établissait avec une étonnante précision le bilan scolaire de la province de Québec.

En dépit des attaques rageuses du *Pays* ces chiffres demeurent inébranlés.

Il en découle que Québec a marché à pas de géant dans la voie du progrès scolaire, durant la dernière décade.

En 1901-02, l'assistance moyenne aux écoles élémentaires, modèles et académiques de Québec était de 74.28 pour cent; en 1910-11, cette moyenne atteint 77.53. Dans les écoles modèles et académiques, le nombre des élèves en 1910-11 donne une moyenne supérieure de 37 pour cent à celle de 1901-02. Toujours avec les mêmes termes de comparaison, nous constatons une moyenne d'inscription aux cours universitaires de 23 pour cent supérieure à celle de 1901-02. La même décade fournit une augmentation de 75 pour cent dans le nombre d'étudiants aux universités, collèges classiques, écoles normales et écoles spéciales. Les écoles normales peuvent en 1910-11, se vanter d'une fréquentation supérieure de 144 pour cent à celle de 1901-02. Nous constatons encore que le nombre des académies a augmenté de 34 pour cent et celui des écoles normales de 160 pour cent durant cette décade.

Ces chiffres n'ont leur pleine valeur que mis en regard de l'augmentation de la population de la province de Québec: le pourcentage de l'accroissement de la population est fort inférieur à celui de l'instruction.

Si nous comparons les progrès des éléments catholique et protestant, les statistiques sont encore toutes à notre honneur.

Ainsi les écoles catholiques peuvent se vanter d'une plus forte moyenne d'inscrits que les écoles protestantes.

Nombre d'enfants de 7 à 14 ans 1910-11: protestants, 34,989; catholiques 252,185. Nombre d'inscrits, 1910-11: catholiques, 249,148 soit 98.8 de l'inscription possible; protestants 31,731 soit 90.7 de l'inscription possible. De sorte que—nous livrons ces chiffres à la méditation de nos confrères protestants—de tous les enfants de 7 à 14 ans, dans la province de Québec, seulement 6,295 n'étaient pas inscrits en 1910-11, soit un quarante-huitième de la population de 7 à 14 ans.

* * *

En novembre dernier, Sir Lomer Gouin, chef du cabinet provincial, répondait comme suite aux adversaires de Québec:

"J'ai visité durant l'été les principales provinces du Canada, de Halifax à Victoria. Je puis maintenant en toute sincérité et sans crainte des contradicteurs affirmer que la province de Québec si injustement vilipendée peut, au point de vue scolaire, se comparer avantageusement avec n'importe quelle autre province. Quelle province possède des universités aussi renommées que Laval et McGill? Quelle province possède, comme la nôtre, vingt collèges classiques et peut se vanter de pareils foyers de culture? Quelle province a comme la nôtre 300 convents, 200 écoles des Frères et 13 écoles normales? Quelle province a comme la nôtre une école polytechnique, une école d'industrie laitière comme celle de Saint-Hyacinthe, des écoles techniques mieux outillées et mieux conduites que celles de Montréal et de Québec, des collèges d'agricultures supérieurs à ceux de McDonald, Sainte-Anne de la Pocatière et Oka, une école forestière, des écoles ménagères, des écoles de coupes, des écoles du soir, des écoles des arts et de travail technique mieux outillés que les nôtres?

Sir Lomer Gouin énumérait là les progrès matériels de Québec. Mais si l'on se tourne du côté des progrès moraux, Québec soutient tout aussi avantageusement la comparaison avec les autres provinces. Il suffit de se référer aux dernières statistiques de la criminalité au Canada pour s'en convaincre.

Si nous interrogeons l'avenir il est plein de promesses pour Québec. Les progrès de la dernière décade ne se ralentieront certainement pas. L'attention apportée en ces dernières années à toutes les questions scolaires, les congrès régionaux d'inspecteurs et des commissaires d'écoles en font foi. De plus Québec, par son système d'écoles catholiques, employant un nombreux personnel enseignant religieux, se ressentira beaucoup moins de la punérie d'instituteurs et d'institutrices que menacent de créer les conditions actuelles de vie.

LUTTE SCOLAIRE DANS QUEBEC

Ce qu'en pense "La Canadienne"

Au cours de l'année scolaire qui vient de s'achever, divers événements se sont accomplis qu'il est utile de signaler ici. On peut les rattacher tous à la grande lutte tantôt assoupie, mais jamais arrétés, tantôt plus vive, mais toujours circonspecte, qui se fait autour de la législation de l'école dans la province de Québec.

C'est M. Langlois, député de Saint-Louis (Montréal) et directeur du "Pays" qui est à la tête du mouvement anticlérical de langue française et même l'attaque. Au début de novembre dernier, il dénonça avec indignation ce fait: On avait mis entre les mains des élèves des écoles primaires un livre de Drioux dans lequel la division du Canada en provinces est complètement erronée. Une pareille négligence, ajoutait-il, n'est pas possible avec un ministère de l'instruction publique. L'incident fit le tour de la presse anglaise qui, pour une bonne part, témoigna sa pitié à l'égard de "la province arriérée". Vérification faite, les adversaires de M. Langlois firent observer que le "Précis élémentaire d'histoire d'Angleterre", de Drioux, dont il s'agit, ne contient qu'excessoirement des renseignements sur la géographie politique du Canada, que cet aperçu, rigoureusement exact en 1841, n'a pas été mis à jour, mais que les élèves de huitième année, les seuls qui soient munis de l'ouvrage, ont étudié assez de détails la géographie de la Puissance pour ne point faire de confusion entre les divisions politiques d'avant 1841 et les provinces actuelles. D'ailleurs, remarquaient-ils, il convient de ne pas soulever à ce propos la question d'un ministère de l'instruction publique, car les très distingués membres du sous-comité qui, à défaut d'autre, ont autorisé le traité de Drioux, font précisément partie de la portion du Conseil nommée par le gouvernement (1).

Un débat allait s'ouvrir au Parlement provincial sur l'instruction obligatoire. A l'appui des réponses, M. Langlois fit valoir que, d'après les statistiques officielles (1910-1911), sur 450,000 enfants d'âge scolaire environ, près de 150,000 ne franchissaient pas le seuil de l'école. Le "Devoir" riposta en disant que ce nombre représente la différence (450,619-301,678) entre celui des enfants d'âge scolaire et celui de "l'assistance moyenne", en sorte que la présence moyenne représente 78 pour 100 des enfants en âge de fréquenter l'école, tandis qu'elle est seulement de 60.84 pour 100 dans Ontario, province où l'instruction est obligatoire.

Ajoutons, pour clore cette partie du débat, qu'un journal anglais a récemment répété que les illettrés s'élèvent dans Québec à 250,000, mais on lui a reproché de ne pas avoir dit que cette statistique englobe les enfants à partir de cinq ans et (2) qu'elle témoigne d'une diminution de près de 100,000 en une décade, malgré l'augmentation de la population.

La presse religieuse proprement dite (au premier rang de laquelle figure "l'Action Sociale" de Québec) combattit vivement le projet. On reconnaissait le devoir pour le père de famille de faire donner à ses enfants une instruction en rapport avec sa situation sociale, mais on refusait à l'Etat le droit de l'y contraindre; et surtout, semble-t-il, on voyait dans l'adoption d'une telle loi le commencement d'exécution d'un programme dont les autres articles étaient prudemment et provisoirement laissés dans l'ombre et qui aurait pour objet de faire de l'instruction publique, devenue monopole d'Etat, un instrument de domination au service d'un parti philosophique.

C'est à la fin de novembre que le débat vint devant l'Assemblée législative. Le docteur Finnie, promoteur du bill, s'appuyant sur une motion, d'ailleurs assez vague, de la Section protestante du Conseil supérieur de l'instruction publique et sur un voeu de la Commission scolaire protestante de Montréal, proposa donc d'imposer l'instruction obligatoire, *mais aux protestants seulement*. Il fut appuyé par M. Langlois qui, en vue de préparer les esprits à une application générale de cette mesure, reprit les arguments résumés ci-dessus et insista sur ce que, d'après lui, les Canadiens-français, faute d'instruction suffisante, ne devenaient pas aussi riches que les Anglais (3).

Le premier ministre, sir Lomer Gouin, et le chef de l'opposition, M. Tellier, sans parler d'autres orateurs intéressants, prononcèrent des discours qui, d'un avis unanime, sont aussi remarquables par l'élévation des idées que par la vivacité et la chaleur pénétrante du style.

Ils repoussèrent l'idée d'imposer, par la volonté d'une Chambre en majorité catholique, à la minorité protestante du peuple une obligation à laquelle la majorité resterait soustraite. Générale ou non, une telle mesure, comportant comme sanction la prison ou l'amende, repugnerait à l'esprit de liberté du citoyen canadien. L'obligation, au surplus, difficile à mettre en pratique, est, selon eux, inefficace et inutile comme le prouve l'exemple de la province voisine d'Ontario où, d'après les statistiques, l'instruction est inférieure et la criminalité très supérieure à ce qu'elles sont dans la province de Québec (4).

Le bill fut repoussé à une très grosse majorité, par soixante-deux voix contre six.

D'ailleurs les partisans du système scolaire de Québec, système qui a reçu bien des améliorations depuis sa mise en vigueur, s'appliquant à lui faire donner des résultats toujours plus solides et ne se refusant nullement à des retouches nouvelles. Cette année une très heureuse initiative a été prise, qui souhaitait depuis longtemps—il l'a dit lui-même—le très distingué et infatigable inspecteur général de l'enseignement primaire, M. C.-S. Magnan. Des conventions de commissaires d'écoles, conventions régionales, ont été tenues de divers côtés; les dernières en date sont celles qui réunissent en juillet et en août les commisaires d'écoles (et aussi des contribuables) d'un ou de plusieurs comtés, à Saint-Bonaventure, Rimouski, Trois-Rivières. Suscitées par les inspecteurs, encouragées par le clergé, elles ont l'avantage de permettre aux commissaires de mieux connaître leurs devoirs de représentants scolaires du peuple et de coordonner, à l'occasion, leurs efforts en vue de résultats qui dépassent l'horizon d'une simple municipalité. L'hon. M. de La Bruère, surintendant de l'instruction publique, M. Magnan, l'évêque du diocèse, les députés assistent d'ordinaire à ces conventions où ils donnent des avis pratiques, des conseils fort utiles. Pour ne citer qu'un point, ils insistent sur la nécessité d'augmenter les traitements des instituteurs et des institutrices encore bien insuffisants dans certaines localités. Les commissions scolaires recevront de ces congrès périodiques une impulsion salutaire et redoubleront sans aucun doute d'activité clairvoyante et avisée.

On apprendra avec regret la mort de M. Paul de Cazes, ancien secrétaire du département de l'instruction publique, membre de la Société royale du Canada. C'est à Neuilly, près de Paris, où il s'était retiré, que M. de Cazes est décédé au mois de juin.

L. LEAU.

P. S.—En raison de l'immigration juive considérable au Canada, 41 pour 100 des enfants des écoles dissidentes (protestantes) de Montréal sont israélites, et la progression ne pourra qu'augmenter. Ce fait pose une question de la plus haute importance pour le développement normal ou pour la ruine du système scolaire. On sait que la loi de Québec met sur un pied d'égalité les écoles de la majorité et celles de la minorité. Les expressions même dont on se sert supposent l'existence possible d'une seule minorité; de fait, lorsque la législation fut établie, il n'y avait en présence que des catholiques et des protestants; il n'en est plus de même aujourd'hui. Les juifs ont accepté les écoles protestantes, mais déjà ils demandent que les jours de congé coïncident avec les fêtes juives. On ne peut choisir qu'entre deux solutions: ou bien rendre les écoles dissidentes *obligatoirement neutres*, ou bien laisser *les diverses minorités, sans exception*, organiser leur propre enseignement à leur gré, comme on l'a fait jusqu'ici pour *la minorité*. Si l'on prend le premier parti, il faudra évidemment un jour ou l'autre adopter le même principe pour les écoles de la majorité, c'est le renversement de la législation de Québec. Si l'on se range au second, c'est le maintien et le développement logique de cett législation dont l'idée directrice est celle de l'*autonomie scolaire*, c'est-à-dire de l'égalité des divers groupes ethniques ou religieux substituée à la domination légale d'un seul sur les autres asservis.

L. L.

(1) Cet incident suggère une réflexion: les auteurs et les éditeurs français devraient mettre toujours autant de soin à traiter les affaires canadiennes que les affaires françaises. Il est inadmissible que l'on répète d'édition en édition depuis cinquante ans des nomenclatures devenues caduques. Certains ouvrages d'histoire générale, très bien faites par ailleurs, contiennent encore des inexactitudes sur le Canada. Enfin, qu'il me soit permis de dire à cette occasion que nous devrions être les derniers à angliciser le vocabulaire canadien. N'oublions pas que l'une des deux dénominations officielles de la Confédération est "Puisance du Canada".

(2) *Magnan*. No. de juin de "l'Enseignement primaire".

(3) A cette critique, on répond dans le camp adverse que la différence de richesse entre les deux principaux groupes ethniques vient de ce que les Canadiens-Anglais ont mis en oeuvre des capitaux considérables fournis par l'Angleterre.

(4) Condamnés de droit commun: Ontario: 1909, 36,665; 1910, 41,401. Québec: 1909, 18,855; 1910, 18,514.

Jeunes délinquants de moins de 16 ans: Ontario: 1909, 1,010; 1910, 1,150. Québec: 1909, 315, 1910, 331.

La population de la province d'Ontario est supérieure de 500,000 à celle de Québec.

LA ROMANCE DU VIN

Tout se mêle en un vif éclat de gaîté verte.
O le beau soir de mai! Tous les oiseaux en choeur,
Ainsi que les espoirs naguères à mon coeur,
Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.

O le beau soir de mai! le joyeux soir de mai!
Un orgue au loin éclate en froides mélopées;
Et les rayons, ainsi que de pourpres épées,
Percent le coeur du jour qui se meurt parfumé.

Je suis gai! je suis gai! Dans le cristal qui chante,
Verse, verse le vin! verse encore et toujours,
Que je puisse oublier la tristesse des jours,
Dans le dédain que j'ai de la foule méchante!

Je suis gai! je suis gai! Vive le vin et l'Art!...
J'ai le rêve de faire des vers célèbres,
Des vers qui gémiront les musiques funèbres
Des vents d'automne au loin passant dans le brouillard.

C'est le règne du rire amer et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris.
De se savoir un coeur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage!

Femmes! je bois à vous qui riez du chemin
Où l'idéal m'appelle en ouvrant ses bras roses;
Je bois à vous surtout, hommes aux fronts moroses
Qui dédaignez ma vie et repoussez ma main.

Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire,
Et qu'un hymne s'entonne au renouveau doré,
Sur le jour expirant je n'ai donc pas pleuré,
Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire!

Je suis gai! je suis gai! Vive le soir de mai!
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre!...
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre;
Enfin mon coeur est-il guéri d'avoir aimé?

Les cloches ont chanté; le vent du soir adore...
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis gai, si gai, dans mon rire sonore,
Oh! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots!

EMILE NELLIGAN.

A DROITE ET A GAUCHE

Sir Ed. Carson continue à faire des siennes.

Dimanche il a passé en revue à Belfast les troupes antihomerulisstes. Une dizaine de mille hommes et beaucoup de badauds y assistaient.

Est-ce la guerre civile si le gouvernement anglais n'abandonne pas son projet de l'autonomie pour l'Irlande, s'il s'obstine après plusieurs siècles d'iniquités et de perséutions à lui donner un commencement de liberté? Il est permis d'en douter.

Les journaux libéraux anglais ne semblent pas prendre au sérieux les rodomontades de Carson. Plusieurs journaux unionistes l'appuient — probablement dans un but politique.

Le "Westminster Gazette" notait dernièrement avec beaucoup d'humour l'illogisme et le peu de sincérité de Carson et de ses comparses.

M. Asquith, premier ministre, et Carson, discutent le Home Rule.

Nous sommes loyaux, dit Carson, en prenant les armes contre le Home Rule.

Si c'était les Irlandais qui prissent les armes contre une mesure du gouvernement, que seraient-ils? reprend M. Asquith.

Mais, tout simplement des rebelles, répond sans broncher Carson.

* * *

L'abbé Lemire a annoncé officiellement qu'il serait candidat aux prochaines élections bien que l'autorité ecclésiastique le lui ait interdit en raison du droit qu'elle en a.

C'est la révolte ouverte. Une fois sur la pente, il est bien difficile de s'arrêter.

* * *

La *Justice*, d'Ottawa, a accusé dans son dernier numéro l'Association d'Education d'avoir fait danser le souscription de la province de Québec en faveur des écoles bilingues de la province d'Ontario.

Le *Droit* de jeudi dernier publie une longue déclaration de M. Alexandre Grenon, secrétaire de l'Association d'Education. Elle prouve qu'au double point de vue affaires et patriotisme, l'Association a fait un judicieux emploi des fonds souscrits par Québec.

* * *

Nous publions en dernière page le programme de notre nouveau confrère le *Clairon* dont le premier numéro a paru jeudi dernier à Windsor, Ontario. Ce sera un organe nettement canadien-français et catholique.

Nous lui souhaitons longue vie.

* * *

Le parti catholique au Mexique a décidé de prendre part à la prochaine lutte pour la présidence de la république. Il a choisi pour porte étendard M. Frederico Gamboa, ministre des affaires étrangères. C'est un homme de haute valeur, indépendant de tous les partis et fin diplomate. On croit que son élection aurait pour résultat de pacifier le pays.

D'année en année, le parti catholique a gagné du terrain au Mexique. Son triomphe n'est peut-être pas éloigné.

* * *

On vient d'organiser à Winnipeg un "Cercle de Conversation Française" qui se réunira le jeudi de chaque semaine. Les membres qui sont tous anglais ne parleront que français à ces réunions.

* * *

Si la franc-maçonnerie croit décatholiser la France en laïcisant toutes ses écoles publiques, il lui faudra bien se reconnaître vaincue dans sa tâche en face des étonnants progrès des instituteurs catholiques. La statistique accuse cette année 1,050 instituteurs catholiques de plus que l'an passé.

Le mouvement de conversions au catholicisme dans l'Inde et l'Ile de Ceylon s'accroît chaque année en dépit de la rareté des ouvriers de l'Evangile. On estime qu'actuellement plus de 16,000 personnes, non compris les enfants, se convertissent annuellement au catholicisme.

LE PAPE ET L'ECOLE BILINGUE

Notre confrère le "Droit d'Ottawa vient de publier l'éloquent mandement de Mgr Latulippe sur l'éducation chrétienne dans Ontario. Mgr Latulippe y étudie les rôles respectifs de l'Eglise et de l'Etat et détermine la ligne de conduite à suivre. De cet important mandement nous détachons la partie qui concerne plus spécialement l'enseignement de la langue française aux petits Canadiens-français d'Ontario et qui comporte une approbation tacite par le Pape de leur belle résistance à l'anglicisation.

"De même, je suis canadien-français, j'habite Québec ou Ontario, les provinces de l'Est ou celles de l'Ouest, le Canada ou les Etats-Unis, je veux que mon enfant sache l'anglais, non pas parce que je reconnais à aucun pouvoir le droit de me forcer à parler l'anglais, seulement parce que je trouve que l'anglais m'est nécessaire ou utile, ou agréable; mais je ne veux pas, je ne puis pas raisonnablement vouloir que mon enfant oublie sa langue, la langue de sa mère et la mienne. Je sais que mon enfant vaudra moins, qu'il sera moins utile à sa famille et à sa patrie, s'il ne parle qu'une langue, et je crois fermement—avec tout le clergé canadien-français, avec des évêques de toutes les nationalités, avec des cardinaux qui le redisent à Rome, avec le Pape qui l'affirme dans les audiences privées—que la langue est la sauvegarde de la foi. Et je faillirais à ma tâche! Le ciel m'en protège!

Humour britannique.

—Supposant que je consente à vous prêter cet argent, quelle garantie aurai-je que vous me le rembourserez?

—Vous aurez, mon garçon, la parole d'un gentleman.

—Alors, c'est différent... Revenez me voir demain avec ce gentleman.



TRIBUNE LIBRE

Monsieur,

Permettez-moi de vous demander l'hospitalité de votre journal pour les quelques remarques qui suivent: (je m'adresse aux Français).

Depuis quelques jours quelques-uns de mes compatriotes, enflammés d'un patriotisme très louable se complaisent à des provocations peut-être très bien intentionnées, mais il me semble pas tout à fait nécessaires. Qui pourrait m'attribuer l'ouverture de ce tournoi voudra bien m'excuser de ce que j'ai peut-être sonné le branle-bas de toute cette polémique intéressante. Mais mes intentions étaient toutes pacifiques et je ne voudrais pas que cela dégénère en une vraie bataille et devienne une épidémie. Je rends hommage à tous nos compatriotes qu'un patriotisme fait parler publiquement. C'est peut-être un bién pour la cause française mais en faire un abus est regrettable. Je ne fais de reproche à personne, et je remercie chacun de son zèle et de son dévouement.

Ce que je demande à tous est un respect des idées de chacun et ce sera le meilleur exemple de patriotisme à donner. Toute cette polémique et cette abondance de prose ne serviront à rien pour améliorer notre cause en ce pays. Ce que les français doivent faire est de se respecter les uns les autres, de se donner la main et faire cause commune.

-L'Union Nationale Française n'a pas dans son programme l'étude de doctrines ou de théories d'un sens politique particulier. Son but est purement national et Français. Si je semble faire l'article pour cete Association et que je me répète ce n'est pas pour les quelques-uns qui en font partie maintenant, mais pour tous les Français.

Pour définir clairement ce programme je l'expose tel qu'il sera réalisé bientôt:

BUT DE LA SOCIETE

Art. 1er. (a)—Assurer le véritable respect que nous garantit la devise Française: Liberté, Egalité, Fraternité.

(b)—Le défendre contre les attaques des internationalistes et des sans-patrie.

(c)—Au point de vue social, aider à réaliser par toutes les voies légales et pacifiques toutes les réformes indispensables à l'amélioration du sort des travailleurs tels que: propagation des sociétés de secours mutuels, institutions d'assistance sociale, création de bureaux de renseignements pour les travailleurs, ouverture de cours pratiques d'anglais, etc., etc., qui beaucoup mieux que la lutte des classes, peuvent venir en aide d'une façon efficace aux déshérités de la fortune.

(d)—Respecter toutes les croyances et encourager toutes les oeuvres vraiment charitables et humanitaires."

Comme vous le voyez, ce n'est pas à s'effrayer sur de telles intentions. Depuis l'ouverture de notre nouveau local, de nombreux compatriotes se sont rendu compte et au-dessus de 30 ont grossi nos rangs. Il y a place pour tous et je vous invite à nous joindre.

Que ceux qui ne sont pas convaincus viennent nous voir et alors leur nouvelle expérience nous sera acquise et ce sera tout à leur honneur et à l'avantage de tous.

Encore une fois, cessez toutes ces petites querelles littéraires. Prenez la bonne route et attaquez-vous au vrai sujet qui nous intéresse tous: "La cause Française et le sort des Français au Canada."

C. Buffet.

Monsieur le Rédacteur de
"La Liberté"
Winnipeg.

LA LEGENDE DE L'HOMME A LA CERVELLE D'OR

En lisant votre lettre, madame, j'ai eu comme un remords. Je m'en suis voulu de la couleur un peu trop demi-deuil de mes historiettes, et je m'étais promis de vous offrir aujourd'hui quelque chose de joyeux, de follement joyeux.

Pourquoi serai-je triste, après tout? Je vis à mille lieues des brouillards parisiens, sur une colline lumineuse, dans le pays des tambourins et du vin muscat. Autour de chez moi tout n'est que soleil et musique: j'ai des orchestres de culs-blancs, des orphéons de mésanges; le matin, les courlis qui font "Coureli! coureli!"; à midi, les cigales; puis les pâtres qui jouent du fifre, et les belles filles brunes qu'on entend rire dans les vignes... En vérité, l'endroit est mal choisi pour broyer du noir; je devrais plutôt expédier aux dames des poèmes couleur de rose et des pleins paniers de contes galants.

Eh bien, non! je suis encore trop près de Paris. Tous les jours, jusque dans mes pins, il m'envoie les éclaboussures de ses tristesses... A l'heure même où j'écris ces lignes, je viens d'apprendre la mort misérable du pauvre Charles Barbara; et mon moulin en est tout en deuil. Adieu les courlis et les cigales! Je n'ai plus le coeur à rien de gai... Voilà pourquoi, madame, au lieu du joli conte badin que je m'étais promis de vous faire, vous n'aurez encore aujourd'hui qu'une légende mélancolique.

* * *

Il était une fois un homme qui avait une cervelle d'or; oui, madame, une cervelle toute en or. Lorsqu'il vint au monde, les médecins pensaient que cet enfant ne vivrait pas, tant sa tête était lourde et son crâne démesuré. Il vécut cependant et grandit au soleil comme un beau plant d'olivier; seulement sa grosse tête l'entrainait toujours, et c'était pitié de le voir se cogner à tous les meubles en marchant... Il tombait souvent. Un jour, il roula du haut d'un perron et vint donner du front contre un degré de marbre, où son crâne sonna comme un lingot. On le crut mort; mais, en le relevant, on ne lui trouva qu'une légère blessure, avec deux ou trois gouttelettes d'or caillées dans ses cheveux blonds. C'est ainsi que les parents apprirent que l'enfant avait une cervelle en or.

La chose fut tenue secrète; le pauvre petit lui-même ne se douta de rien. De temps en temps, il demandait pourquoi on ne le laissait plus courir devant la porte avec les garçonnets de la rue.

—On vous volerait, mon beau trésor! lui répondait sa mère...

Alors le petit avait grand'peur d'être volé; il retournait jouer tout seul, sans rien dire, et se trimbalait lourdement d'une salle à l'autre...

A dix-huit ans seulement, ses parents lui révélèrent le don monstrueux qu'il tenait du destin; et, comme ils l'avaient élevé et nourri jusque-là, ils lui demandèrent en retour un peu de son or. L'enfant n'hésita pas; sur l'heure même,—comment? par quels moyens? la légende ne l'a pas dit,—il s'arracha du crâne un morceau d'or massif, un morceau gros comme une noix, qu'il jeta fièrement sur les genoux de sa mère... Puis, tout ébloui des richesses qu'il portait dans la tête, fou de désirs, ivre de sa puissance, il quitta la maison paternelle et s'en alla par le monde en gaspillant son trésor.

* * *

Du train dont il menait la vie, royalement, et semant l'or sans compter, ou aurait dit que sa cervelle était inépuisable... Elle s'épuisait cependant, et à mesure on pouvait voir les yeux s'éteindre, la joue devenir creuse. Un jour enfin, au matin d'une débauche folle, le malheureux, resté seul parmi les débris du festin et les lustres qui pâlissaient, s'épouvanta de l'énorme brèche qu'il avait déjà faite à son lingot; il était temps de s'arrêter.

Dès lors, ce fut une existence nouvelle. L'homme à la cervelle d'or s'en alla vivre, à l'écart, du travail de ses mains, soupçonneux et craintif comme un avare, fuyant les tentations, tâchant d'oublier lui-même ces fatales richesses auxquelles il ne voulait plus toucher... Par malheur, un ami l'avait suivi dans sa solitude, et cet ami connaissait son secret.

Une nuit, le pauvre homme fut réveillé en sursaut par une douleur à la tête, une effroyable douleur; il se dressa éperdu, et vit, dans un rayon de lune, l'ami qui fuyait en cachant quelque chose sous son manteau...

Encore un peu de cervelle qu'on lui emportait!...

A quelque temps de là, l'homme à la cervelle d'or devint amoureux, et cette fois tout fut fini... Il aimait du meilleur de son âme une petite femme blonde, qui l'aimait bien aussi, mais qui préférait encore les pompons, les plumes blanches et les jolis glands mordorés battant le long des bottines.

Entre les mains de cette mignonne créature,—moitié oiseau, moitié poupée,—les piécettes d'or fondaient que c'était un plaisir. Elle avait tous les caprices; et lui ne savait jamais dire non; même de peur de la peiner, il lui cacha jusqu'au bout le triste secret de sa fortune.

—Nous sommes donc bien riches? disait-elle.

Le pauvre homme répondait:

—Oh! oui... bien riches!

Et il souriait avec amour au petit oiseau bleu qui lui mangeait le crâne innocemment. Quelquefois cependant la peur le prenait, il avait des envies d'être avare; mais alors la petite femme venait vers lui en sautillant, et lui disait:

—Mon mari, qui êtes si riche! achetez-moi quelque chose de bien cher..."

Et il lui achetait quelque chose de bien cher.

Cela dura ainsi pendant deux ans; puis, un matin, la petite femme mourut, sans qu'on sût pourquoi, comme un oiseau... Le trésor touchait à sa fin; avec ce qui lui en restait, le veuf fit faire à sa chère morte un bel enterrement. Cloches à toute volée, lourds carrosses tendus de noir, chevaux empanachés larmes d'argent dans le velours, rien ne lui parut trop beau. Que lui importait son or maintenant?... Il en donna pour l'église, pour les porteurs, pour les revendeuses d'immortelles; il en donna partout sans marchander.. Aussi, en sortant du cimetière, il ne lui restait presque plus rien de cette cervelle merveilleuse, à peine quelqeus parcelles aux parois du crâne.

Alors on le vit s'en aller dans les rues, l'air égaré, les mains en avant, trébuchant comme un homme ivre. Le soir, à l'heure où les bazars s'illuminaient, il s'arrêta devant une large vitrine dans laquelle tout un fouilli d'étoffes et de parures reluisait aux lumières, et resta là longtemps à regarder deux bottines de satin bleu bordées de duvet de cygne. "Je sais quelqu'un à qui ces bottines feraient bien plaisir," se disait-il en souriant; et ne se souvenant déjà plus que la petite femme était morte, il entra pour les acheter.

Du fond de son arrière-boutique, la marchande entendit un grand cri; elle accourut et recula de peur en voyant un homme debout, qui s'accotait au comptoir et la regardait douloureusement d'un air hébété. Il tenait d'une main les bottines bleues à bordure de cygne, et présentait l'autre main toute sanglante, avec des raclures d'or au bout des ongles.

Telle est, madame, la légende de l'homme à la cervelle dor.

Malgré ses airs de conte fantastique, cette légende est vraie dun bout à l'autre... Il y a par le monde de pauvres gens qui sont condamnés à vivre de leur cerveau, et payent en bel or fin, avec leur moelle et leur substance, les moindres choses de la vie. C'est pour eux une douleur de chaque jour; et puis, quand ils sont las de souffrir...

L'ANTISEMITISME AUX ETATS UNIS

L'invasion juive. Les résistances qu'elle rencontre. Une opposition qui croît chaque jour.

Un publiciste russe qui habite les Etats-Unis vient de donner à la *Croix* de Paris, ses impressions sur la judaisation de la grande république américaine. Il estime que l'envahissement des Israélites a eu pour contrecoup un sentiment de réaction contre les Juifs, sentiment qui pourrait bien devenir un mouvement accentué dans un avenir prochain.

Les Juifs ont fait de New-York une ville israélite, nous disait notre distingué confrère, mais ils n'ont pas judaisé les Etats-Unis. Les Yankees ne sont pas conquis au sémitisme. Israël s'est vanté, et non sans raison, d'avoir obligé le gouvernement des Etats-Unis à rompre le traité de commerce qui l'unissait à la Russie; pour nous punir de ne pas accorder aux Juifs toutes nos faveurs officielles, il s'est glorifié d'avoir fait élire M. Wilson à la présidence de la République et M. Sultzer à la tête de New-York, ainsi que d'avoir obligé le gouvernement roumain à accorder l'égalité civile aux Juifs. La mort de Pierpont-Morgan a eu pour résultat que la banque Kunh, Loeb et Cie, avec Shiff à sa tête, est au premier rang des établissements financiers d'Amérique. La campagne heureuse des Rothschild contre le trust du pétrole en Amérique a ouvert les yeux aux orgueilleux Yankees sur le danger qui les menace. Un journal humoristique de New-York, a traduit l'inquiétude de leur esprit en esquissant le croquis de ce que sera New-York en 1920: on y voit la grande capitale devenue ville entièrement juive, recevant les Irlandais, qui défilent processionnellement par la ville, au milieu des monuments érigés à la mémoire de Georges Washington et de Benjamin Franklin; mais les héros de l'indépendance ont modifié leurs prénoms: ils s'appellent Samuel Washington et Ben Franklin.

Déjà, dans certaines écoles publiques de New-York, pour complaire aux Juifs on a interdit *de Venise*, de Shakespeare, parce que la personne de Shylock y figure sous des traits peu favorables aux Juifs. Et nous sommes, assure-t-on, dans la libre Amérique. Dans cette "libre Amérique" tout entière, les Juifs ont résolu de boycotter les théâtres où leurs coreligionanires apparaissent en posture ridicule. Les Israélites ne rougissent pas de leurs vices lorsqu'ils sont entre eux, mais ils redoutent l'effet que produit leur divulgation sur l'esprit des roumis. On sait qu'à Vienne, il existe aux écoliers de lire le *Marchand* un théâtre juif, destiné à amuser les Juifs en mettant sur la scène des Israélites rapaces et voleurs: "Abraham, combien a coûté ta montre? demande Lévy.—Je ne sais pas, répond triomphalement Abraham, le marchand n'y était pas quand je l'ai achetée." Les Juifs se permettent ces plaisanteries, qu'ils trouvent mauvaises sous la plume du roumi.

M. Berthon D. Hendrick, qui n'est pas antisémite, a démontré dans le *MacClure's Magazine* que l'envahissement des Etats-Unis par les Juifs évincera les Ayrent de toute l'industrie nationale. "Déjà, écrit-il, les Juifs ont écarté du commerce des eaux-de-vie les Ecossais et les Irlandais, et ils détiennent 95 pour 100 des actions dans les sociétés de distilation. Le commerce des vêtements pour hommes et pour femmes est dans leurs mains; ils sont les maîtres du théâtre et de tous les divertissements; les grands magasins, comme sont à Paris le Louvre et le Bon Marché, tombent l'un après l'autre en leur pouvoir; les Universités et les collèges comptent 90 pour 100 d'Israélites; nombre de professions sont absolument sous leur contrôle."

Cet article révolutionna la Société israélite de New-York. Le rabbin Harrès jeta les hauts cris dans les synagogues. Hendrick n'en soutint pas moins que la plus grande partie de la propriété immobilière dans l'île de Manhattan, sur laquelle est bâtie New-York, appartiendra bientôt aux Juifs.

REACTION CONTRE LES JUIFS

Les Yankees ont finalement ouvert les yeux. Ils veulent bien accueillir les "opprimés" des autres nations, mais à la condition que ceux-ci ne se transforment pas en oppresseurs. Fermer la porte à l'immigration n'est pas chose possible, mais la réduire dans de notables proportions est une mesure réalisable. Les Américains se sont préoccupés de la question, et quand vous voyez la campagne contre l'invasion étrangère qui se mène aux Etats-Unis, soyez certains que les Américains ont surtout en vue de se protéger contre l'envahissement juif. L'antisémitisme progresse depuis deux mois en Amérique, non point de jour en jour, mais d'heure en heure. Tout récemment un savant professeur de l'Université colombienne, M. Loeb, s'est vu refuser l'admission dans l'un des cercles les plus importants de New-York, par la seule raison qu'il est Juif. L'Américain ne se résout pas à considérer comme son égal le Juif, quelle que soit la valeur intellectuelle de celui-ci.

LES JUIFS DANS L'ARMEE AMERICAINE

Ces temps derniers, le gouverneur Sultzer a ordonné une enquête sur le fait que les officiers du 47e régiment de la garde nationale, à New-York, n'avaient pas voulu admettre dans leurs rangs un avocat juif de la ville, le Juif Litman, avocat de sa profession et sergent au régiment, parce qu'il était Juif.

Son chef de corps, le colonel Bergman, l'avait fait venir et s'était exprimé amicalement dans les termes suivants: "Litman, vous êtes un sergent modèle, un excellent soldat, et surtout vous êtes assez raisonnable pour comprendre ce que je vais vous dire. Je puis obliger mes soldats à vous saluer, mais non point mes officiers à vous traiter en camarade et en égal. N'insistez donc pas pour devenir officier. Si vous vous faites nommer par une autre voie, je serai obligé de vous demander votre démission."

L'enquête a traduit les dispositions peu sympathiques de la garde nationale à l'égard des Juifs, où un courant très prononcé se dessine contre eux.

A.-DEL.-PHI

Je vous citerai encore une mésaventure assez humiliante pour les Juifs, qui s'est produite dernièrement à New-York.

Vous connaissez certainement de nom la célèbre corporation Alpha-Delta-Phi, qui tire sa dénomination de trois lettres grecques et se pique à juste titre, d'être la Société littéraire la plus importante des Etats-Unis. Elle a été fondée en 1832 et compte plus de 10,000 membres, se répartissant en 25 groupes dans les différentes Universités des Etats-Unis. Comme on s'aperçut que le groupe de New-York était de plus en plus soumis à la prépondérance de l'élément juif, et que cette influence était un obstacle à la libre expansion de la pensée, la corporation proposa à ses membres de fermer la succursale de New-York. Par 8,000 voix, la corporation se prononça, dans un vote motivé, pour la suppression du groupe de New-York.

La presse juive de New-York essaya de jeter la suspicion sur cette manifestation d'une assemblée d'hommes indépendants et représentant la plus haute culture de l'esprit américain. Elle en fut pour ses frais et prit le parti de se taire.

Il résulte de ces divers phénomènes, relevés un peu partout, qu'Israël n'a pas encore trouvé sa terre promise et que de nouveaux déboires l'attendent sur le sol américain. Quand donc les Juifs reconnaitront-ils qu'ils n'ont jamais été nulle part plus tranquilles et moins méprisés que dans les Etats de l'Eglise?

Joseph Mollet.

LES ANGLAIS EN EGYPTE

La situation de l'Angleterre aux Indes n'est pas en train de s'améliorer. On comptait sur les magnifiques cérémonies et l'imposant déploiement de forces militaires dont le durbar de Delli fut l'occasion l'année dernière pour raffermir le prestige du roi d'Angleterre aux yeux de ses sujets hindous: mais il n'est pas sûr que ce but ait été atteint. Le vice-roi des Indes a été récemment, comme on sait, l'objet d'un attentat auquel il n'a échappé que par miracle. Les "intellectuels" continuent aussi bien de prêcher avec ardeur la doctrine nationaliste. Une sorte d'idéologie anarchiste s'est formée dont les adeptes poursuivent de toutes leurs forces et par tous les moyens l'expulsion des Anglais. Ces jours-ci, précisément, un grand procès se déroule au Bengale qui montre sous un jour fort inquiétant les progrès accomplis par l'esprit de révolte dans les milieux indigènes les plus cultivés.

On a dit que si l'Angleterre mettait tant de prix à la possession de l'Egypte, c'est parce qu'elle prévoyait la perte prochaine de l'Inde et qu'elle entendait compenser ceci par cela. Il est probable que la Grande-Bretagne s'efforcera jusqu'à la dernière minute et au prix de sacrifices énormes de maintenir sa domination dans l'Inde. Ce qui ne l'empêche pas de travailler de son mieux à jeter en Egypte aussi des racines de plus en plus solides.

Les succès qu'elle a remportés depuis deux ans dans la vallée du Nil sont d'ailleurs de nature à lui donner confiance. La politique libérale a produit dans la métropole de fâcheux effets: mais ceux qu'elle avait produits naguère en Egypte étaient purement désastreux. A continuer dans ses erreurs, la Grande-Bretagne préparait infailliblement le triomphe du mouvement national égyptien et sa propre ruine. Heureusement pour elle, les libéraux se sont rendus compte du danger, et ils ont envoyé en Egypte avec pleins pouvoirs un homme qui ne se paye pas de mots et qui ne sacrifie pas aux utopies, lord Kitchener, le conquérant du Soudan. Sans fracas, mais sans faiblesse, lord Kitchener a fait ce que le gouvernement anglais aux Indes, soit par entêtement doctrinaire, soit par incapacité, ne sait pas faire: il a gouverné. Et son second rapport officiel, récemment publié, à Londres, est là pour témoigner des résultats obtenus.

Ces résultats sont de deux sortes: politiques et économiques.

Il est incontestable qu'au point de vue politique la situation apparaît fort améliorée. La poussée nationaliste s'est arrêtée nette. Le complot découvert l'an dernier, complot tendant à l'assassinat simultané du khédive et de l'agent britannique, a fait, comme il convenait, l'objet d'une enquête minutieuse. Ce fut le soubresaut suprême d'une chose mourante. Les instigateurs de ce crime ont été dûment punis. Et pour l'instant, ils ne trouvent pas d'émules. Le fait est d'autant plus remarquable et d'autant plus significatif que la guerre italo-turque, puis la guerre des Balkans auraient pu former un bouillon de culture très propice à l'agitation nationaliste. Avec cete tolérance qui est un de ses titres de gloire, le gouvernement britannique en Egypte a laissé les collectes en faveur de la Turquie se poursuivre publiquement, les Egyptiens ont pu à loisir manifester leur sympathie à l'égard du Croissant; mais jamais ce sentiment n'a affecté la forme séditieuse, alors qu'il y a trois ans l'agitation eut certainement tourné mal.

Sous le rapport économique et financier, la situation de l'Egypte s'est également améliorée. On prévoit la conquête de nouveaux espaces par l'agriculture, la construction d'un nouveau barrage en amont de Khartoum. Des écoles d'agriculture se sont ouvertes. Des maîtres anglais enseignent aux fellahs à semer et à récolter dans les meilleures conditions possibles. Des banques ont été fondées qui vont ruiner la malsaine industrie des usuriers étrangers.

Enfin, dans l'ordre judiciaire, des réformes ont été accomplies qui bénificieront surtout à la masse populaire. De sorte que le bienfait de la domination britannique en Egypte apparaît clairement dans tous les domaines: "Voilà ce que nous avons fait pour vous!" peut dire lord Kitchener aux nationalistes égyptiens. Et tout homme de bonne foi conviendra en son fort intérieur qu'avec la meilleure volonté du monde les nationalistes égyptiens auraient été incapables d'en faire autant.

LES MINES DE SAVON

Les fantaisistes se sont-ils assez moqués des gogos qui achètent des actions de mines de savon?

Les mines de savon existent!. En Russie, sur les bords de la mer Noire, on exploite d'abondants gisements d'un minérai composé de silice, d'alumine, d'oxyde de fer, de carbonate de chaux et de carbonate de magnésie, en un mot, de tout ce qu'il faut pour faire de l'excellent savon.

Le minerai, que les Tatars de la région appellent "Kil", est grisâtre et friable. Au contact de l'eau, il se gonfle, se ramollit, forme une pâte très onctueuse. Une fois calciné, on peut l'employer pour le nettoyage de la peau et du cuir chevelu.

Vous verrez qu'on finira par découvrir des mines de chocolat!

TRADITION

On vient de révéler une curieuse origine de la langue allemande.

Quand les ouvriers de la tour de Babel se disputèrent et laissèrent l'ouvrage pour s'injurier dans toutes les langues, l'un d'eux, on s'en souvient, ouvrit la bouche et reçut un paquet de mortier qui rendit son élocution difficile.

"C'est celui-là, disent les Lorrains, qui s'est mis à parler allemand."

LES SUFFRAGETTES CONTINUENT

"L'escouade des incendiaires" essaie de mettre le feu à Penshurst Palace.

Londres, 19.—Les suffragettes ont essayé d'incendier Penshurst Palace, résidence d'été de lord Dudley, à Tumbridge dans le comté de Kent.

Les personnes se trouvant dans la grande demeure, réveillées par des craquements de bois, s'aperçurent que l'encadrement d'un certain nombre de fenêtres brûlaient, une fumée épaisse envahissait les apartements.

Le personnel réussit au moyen d'extincteurs à éteindre et commencement d'incendie.

Deux femmes furent aperçues se sauvant en traversant une pelouse, sur laquelle on trouva de nombreusese brochures et un grande quantité de chiffons imbibés de pétrole.

Les habitants du pays sont indignés car on suppose que Penshurst Palace, qui jusqu'ici était ouvert aux visiteurs, sera fermé. Penshurst Palace date du 14e siècle. Il contient de nombreux et anciens portraits de la famille Sydney, le fameux général et poète anglais du 16e siècle et d'Algernon Sydney, politicien, décapité au 17e siècle pour avoir participé au complot de Rye House, pour assassiner le roi Charles II.

Le palais renferme un véritable trésor. On y remarque des portraits par Van Dyck et Holbein, des vieilles tapisseries et des objets laissés par la reine Elizabeth qui, durant son règne, y habita souvent.

Chez un marchand de comestibles, un chasseur se présente pour remplir son carnier.

—Monsieur, je regrette, je n'ai plus le moindre gibier. Mais je vous recommande mes saucissons...

—Ma femme ne crora jamais que j'ai tué l'animal...

Département des patrons

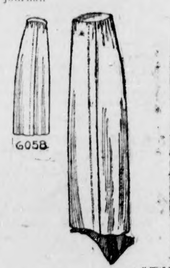


POUR DAMES

Ce vêtement ferme sur le devant et la chemisette peut s'enlever. La jupe est à triple pointe avec ceinture Empire ou ordinaire. Les manches sont du dernier modèle et tout le costume est d'une jolie tenue.

Le patron No. 6,056 est pour mesures de buste de 34 à 42. La grandeur moyenne demande 5 1-8 d'un tissu de 36pouces de large et de 3-4 de verges d'une insertion.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



JUPE POUR DAMES

Ce modèle est de deux morceaux. Il ferme sur le devant et peut se faire avec ceinture Empire ou ordinaire. Elle peut se porter séparée ou comme faisant partie d'un costume.

Le patron No. 6,058 est pour mesure de ceinture de 22 à 30 ces. La grandeur moyenne demande 2 3-4 d'un matériel de 36 pouces. Largeur de la bordure inférieure 2 1-4 verges.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

UN HORRIBLE DRAME

Un fou fait sauter sa maison à la dynamite

Bloomington (Indianan), 23.—Un horrible drame s'est déroulé ici. Un ouvrier maçon nommé Mack Hurst, âgé de 55 ans, a fait sauter sa maison à la dynamite et a été tué ainsi qu'une de ses filles.

Hurst ayant attaché des cartouches de dynamite à sa ceinture pénétra dans la chambre où dormaient ses filles, l'une âgée de 16 ans et l'autre de 6. Il mit le feu aux cartouches de dynamite et un instant après une explosion formidable se produisit.

Presque toute la population se porta sur les lieux. La maison s'était écroulée ensevelissant toute la famille Hurst. Au bout de quelque temps on put dégager Mme Hurst et ses deux petits garçons; leur frayeur était grande mais ils n'avaient pas de blessures.

La fillette de 6 ans avait eu une jambe broyée; on dut l'amputer sans délai et les médecins craignent qu'elle ne se relève pas. L'aînée des filles était morte. Quant à Hurst lui-même il avait été réduit en bouillie.

Mme Hurst craignait depuis quelque temps pour la raison de son mari. Redoutant quelque catastrophe, elle avait déjà fait des démarches pour le faire interner. Ses craintes n'étaient, hélas, que trop justifiées.

UN CAPITAINE ESPAGNOL CONDAMNE A MORT

Il avait tué un riche propriétaire du pays.

Madrid, 23.—Le capitaine Sanchez, qui appartient à l'armée espagnole, et Luisa Sanchez, qui se fait passer pour sa fille, ont été reconnus coupables, par la cour martiale, du meurtre de M. Jalon, riche propriétaire espagnol.

Le capitaine Sanchez a été condamné à mort: il sera étranglé; et la femme devra être empoisonnée pendant douze ans.

La cour a délibéré pendant quatre heures sur cette affaire, qui paraît être la plus sensationnelle qui ait eu lieu en Espagne depuis longtemps.

Le général commandant l'Etat où s'est passé le crime devra approuver les sentences imposées aux deux criminels.

L'IRLANDE NE PRENDRA PAS LE PARTI DE L'ALLEMAGNE

Les journaux allemands traitent une telle idée d'absurde.

Berlin, 23.—La "Gazette de Cologne", dans un article qui n'a pas été rendu tout à fait officiel, critique sévèrement le lieutenant-général de Bernhardi.

Il avait parlé, dans une étude qu'il vient d'écrire, de la possibilité de faire prendre à l'Irlande le parti de l'Allemagne si une guerre venait à se déclarer entre ce dernier pays et l'Angleterre.

L'article de ce journal avait pour point de départ une longue dissertation écrite par le lieutenant-colonel dans "l'Irish Review", où il parlait de l'attitude que prendrait l'Irlande si l'Angleterre entrait en guerre.

La "Gazette de Cologne" traite l'article de "l'Irish Review" de stupide, et répond à M. de Bernhardi, qui déclare qu'une guerre entre l'Angleterre et l'Allemagne est inévitable, en disant que cette dernière continuera sa politique en réglant pacifiquement les nombreuses contestations qui s'élèvent entre elle et l'Angleterre, cela avec l'appui de la plus grande et plus imposante partie de la population.

Cela répond complètement à l'idée d'une conquête de l'Angleterre.

GUERRE PROCHAINE DANS LES BALKANS

La Serbie envoie des troupes en Albanie.

Londres, 23.—Des dépêches reçues de Constantinople, Salonique et Vienne nous informent que la paix ne durera pas longtemps dans les Balkans. De graves troubles règnent sur la frontière nord d'Albanie, où la Serbie vient d'envoyer 20,000 hommes.

La paix entre la Turquie et la Bulgarie et le délai apporté dans cet accord entre les gouvernements turc et grec inquiètent fortement ce dernier.

La Grèce redoute que cette paix inattendue et si rapide entre la Turquie et la Bulgarie ne cache une attaque prochaine.

Si l'on parle dans certains milieux de la conclusion de la paix entre la Turquie et la Bulgarie dans d'autres on croit que la réouverture des hostilités est prochaine.

LE KAISER PROPRITAIRE

Il achète des terres dans la Colombie Anglaise

Londres, 23.—Une dépêche de Berlin au "Daily Mail" annonce que l'empereur a acheté de grands terrains à Vancouver et dans la Colombie Anglaise.

On ajoute que d'autres Allemands fort riches suivront son exemple.

Ces terrains sont hors ligne pour la culture, ils sont couverts de forêts, ce qui sera d'un rapport excellent pour les acheteurs.

GREVE D'ECOLIERS IRLANDAIS

Les bambins se mettent de la partie.

Dublin, 24.—Les élèves d'une école des Frères de la doctrine chrétienne se sont mis en grève aujourd'hui.

Ils demandent une demi-journée en plus; ils ne veulent plus que l'enseignement soit donné en celtique et exigent le changement des livres publiés par des maisons qui emploient des ouvriers opposés aux grèves.

Des élèves en grand nombre ont attaqué une autre école dont les enfants refusaient de se mettre en grève et ont brisé un grand nombre de fenêtres.

Il y avait déjà eu une grève semblable dans une autre école, la semaine dernière.

ENCORE LES SUFFAGETTES

Elles incendient toujours.

Liverpool, 24.—La nuit dernière les suffragettes ont incendié Seafield House, à Seaforth, ville située à quatre milles au nord-ouest de Liverpool. Les pertes sont évaluées à deux millions de francs.

Les membres de ce "régiment incendiaire" avaient répandu sur les pelouses des brochures plaidant leur cause et des adresses menaçantes au gouvernement.

L'édifice était un ancien couvent; on allait le reconstruire et dépenser pour cela 650,000 francs. Il devait servir de maison d'aliénés. La propriété entière était estimée à cinq millions de francs.

SERBES ET ALBANAIS SE BATTENT

Deux cents Albanais ont perdu la vie.

Vienne (Autriche), 24.—Si l'on croit une dépêche adressée à la "Nouvelle presse libre", deux cents Albanais ont été tués dans une bataille terrible entre les troupes serbes et albanaises sur la nouvelle frontière d'Albanie.

Le combat aurait été livré entre Dibra et Dikova.

La rencontre aurait eu lieu parce que plusieurs milliers d'Albanais auraient essayé de pénétrer sur le territoire pris par les Serbes sur les Turcs. Ils ont été repoussés.

Les troupes serbes ont perdu un capitaine et un nombre considérable de soldats. Aussi ont-elles été renforcées.

* * *

Belgrade, 24.—Les forts serbes de Dibra, en Albanie, ont été pris cette nuit par 20,000 Albanais. On a envoyé de suite des renforts à l'armée serbe pour porter secours à la garnison.

Les troupes albanaises, dit-on, étaient commandées par des officiers autrichiens et bulgares.

* * *

Belgrade, 24.—Un compte-rendu officiel de la prise de Dibra par les Albanais relate qu'une nombreuse armée a attaqué deux compagnies serbes dans le voisinage de cette ville, lundi matin.

Après une lutte acharnée de deux heures, les Serbes se sont retirés sur Retchevo et les Albanais sont entrés à Dibra. Ils étaient au nombre de six mille et étaient commandés par des officiers étrangers dont on ignore la nationalité.

Des troupes de renfort serbes ont été dirigées sur Dibra.

DANS LES BALKANS

Les Turcs et les Bulgares marcheraient contre les Grecs.

Cologne, 24.—Après différents entretiens avec plusieurs ambassadeurs à Constantinople, le correspondant de la "Gazette de Cologne" pense que ces derniers considèrent comme possible que les armées turques et bulgares s'unissent contre les Grecs si ces derniers n'acceptent pas les conditions du traité de paix proposées par la Turquie.

Le journal turc "Terjiman Ihakikat" pense de même.

Le général Michel Savoff, commandant en chef de l'armée bulgare, présentement à Constantinople, se refuse, pour le moment, à discuter la question.

CENT MILLES EN 55 MINUTES

Un nouveau record.

Paris, 24.—L'aviateur Gilbert a volé de Paris à Rouen, soit une distance de 100 milles, en 55 minutes.

Il est arrivé à Reims avant que son départ n'ait pu être téléphoné de Paris, ce que croiront facilement ceux qui conaissent l'excellent service des téléphones français.

QUATRE JEUNES FILLES FOUDROYEES

Elles recueillaient des fleurs.

Budapesth, 26.—Quatre jeunes filles, qui devaient se marier aujourd'hui, ont été tuées par la foudre, près du village de Nagi-Vared.

Les jeunes filles étaient occupées à cueillir des fleurs pour orner l'église pour la cérémonie. Assaillies par un orage, elles s'étaient réfugiées sous une tonnelle, où elles furent foudroyées.

On a retrouvé leurs corps sous des débris.

LE CHOLERA A BUCHAREST

Quarante cinq victimes.

Bucharest, 24.—1,137 cas de choléra sont en observation dans la ville.

On signale déjà la mort de quarante-cinq personnes.

LE VOL A L'ENVERS

Une nouvelle expérience de l'audacieux Pégoud.

Versailles, 24.—L'aviateur Pégoud, dont on n'a pas oublié la sensationnelle expérience de "vol à l'envers", le 2 septembre, a accompli un nouvel exploit.

Il suit le programme méthodique d'expériences arrêté par M. Louis Blériot, destiné à prouver la stabilité des aéroplanes. Ce programme comprend huit expériences, dont Pégoud en a déjà réalisé deux: 1. le retournement de l'appareil dans le plan de l'axe du fuselage; 2. le vol plané sur le dos des ailes.

A l'aérodrome de Buc, Pégoud a réalisé aujourd'hui la troisième expérience: retournement de l'appareil dans un plan perpendiculaire à l'axe du fuselage, c'est-à-dire sur le côté. L'aviateur s'est relevé par un "looping the loop" très réussi.

Après s'être élevé à une grande hauteur, Pégoud a fait abaisser progressivement l'aile gauche de son aéroplane. A la jumelle, on a pu suivre très facilement le mouvement de l'appareil. Les ailes, d'abord horizontales, ont pris une position oblique, l'aile gauche plongeant peu à peu, l'aile droite s'élevant, par conséquent. L'aéroplane, tournant ainsi lentement sur lui-même, est arrivé à se trouver complètement sens dessus dessous.

Pégoud a volé pendant quelques secondes la tête en bas, comme dans son expérience du 2 septembre: mais cette fois, au lieu de se redresser en descendant, il a repris la position normale en remontant, comme dans le "looping the loop", en décrivant une courbe très gracieuse.

Une foule énorme a assisté, dans un silence ému, à cette nouvelle expérience du brave aviateur français.

LA REINE D'ESPAGNE DANS LA DESOLATION

Sa plus jeune fille serait sourde et muette.

Manchester, 24.—Le "Manchester Guardian" rapporte que la famille de la reine d'Espagne a été péniblement impressionnée en apprenant que la seconde fille de la reine était sourde et muette comme son second fils. On craint que la jeune princesse ne soit absolument muette, et, si une opération n'a pas lieu, elle ne pourra jamais parler.

La reine a eu le coeur brisé par les rapports pessimistes des docteurs de la cour et des spécialistes.

Accompagnée de ses enfants, elle visite tous les couvents de Madrid ou des environs, demandant des prières pour ses enfants et en particulier pour la plus jeune de ses filles.

LE CHOLERA DANS LE SUD-EST L'EUROPE

Le fléau gagne la Hongrie, la Bulgarie et la Serbie.

Belgrade, 25.—L'apparition du choléra a répandu la terreur dans le sud-est de l'Europe. L'extension que semble prendre l'épidémie au nord du Danube, est des plus alarmantes.

Les eaux surchauffées de l'été, ont accru le nombre des cas. Ce n'est pas la maladie elle-même mais les eaux corrompues qui ont répandu la contagion. Les fruits ont été une autre source d'infection car les musulmans qui viennent de célébrer les fêtes du Balram mangent sans retenue quand après une journée de jeûne complet ils prennent leur repas du soir, le seul permis en l'occasion.

De nouveaux cas viennent de se déclarer dans beaucoup de villages de la Bosnie. De Temervar, en Hongrie, le choléra a [illegible] d'autres villes et est arrivé [illegible] déjà sept cas. Des bateaux venant des ports infectés de Roumanie ou de Bulgarie semblent avoir apporté l'épidémie.

Les touristes ne se servent plus des bateaux, mais voyagent en chemin de fer. Le choléra semble disparaître peu à peu de la Serbie. A Nish on compte de nombreuses victimes, parmi les notabilités de la ville. On annonce la mort du colonel Noditch qui s'était distigné dans les dernières guerres.

Le Monténégro n'a pas jusqu'à présent été atteint par l'épidémie.

PEGOUD CONTINUE

Il renouvelle ses exploits en Angleterre et execute un double "S"

Londres, 25.—L'intrépide aviateur français Pégoud a donné aux Londoniens le spectacle de ses vols fantaisistes.

Pégoud, sur son Blériot à haubans renforcés, prit son vol, applaudi par une foule considérable; en quelques minutes, il atteignait une hauteur de 1000 mètres. Arrivé à cette hauteur, Pégoud plongea droit sur le sol, faisant pirouetter son appareil. Le public, quoique ayant entendu parler des exploits de l'audacieux aviateur, suivait avec angoisse cette vertigineuse et désordonnée descente, croyant l'accident inévitable, mais l'appareil reprenait bientôt son équilibre et, en de larges spirales, remontait bientôt à 2,000 mètres.

Pégoud, non content de rééditer l'exploit qu'il accomplit à Juvisy et à Villacoublay, donna aux Londoniens le spectacle du double "S", volant, par deux fois, la tête en bas, pendant plusiers secondes.

Exécutant ensuite une magnifique descente en vol plané, l'aviateur vint se poser doucement au milieu de l'aérodrome.

Une ovation formidable salua Pégoud à sa descente de son monoplan; le public était enthousiasmé et envahit la piste pour porter l'aviateur français en triomphe.

251 KILOMETRES A L'HEURE

Un aviateur suédois traverse la Baltique en deux heures.

Berlin, 25.—Thulin, aviateur suédois, a traversé la mer Baltique, de Landskarona à Stralsund, en deux heures.

La distance séparant les deux villes est d'environ 502 kilomètres, ce qui représente la vitesse fantastique de 251 kilomètres à l'heure.

AFFAIRES ALBANAISES

La nouvelle nation attaque la Serbie.

Belgrade, 25.—La situation est très grave sur la frontière sud où les Albanais, armés de fusils modernes, se concentrent pour attaquer la Serbie. Des agents Albanais ont pénétré en territoire serbe et s'efforcent de soulever des tribus alabanaises jusqu'ici paisibles.

On croit que ces manoeuvres hostiles sont dues à des intrigues étrangères dirigées contre la Serbie et le Monténégro.

En conséquence, la Serbie se voit obligée de réoccuper, en Albanie, des positions stratégiques que les puissances l'avaient obligée à abandonner.

ECHAPPES D'UNE MENAGERIE

Des loups, une lionne et des hyènes sèment la terreur en Autriche.

Berlin, 27.—Des dépêches de Gratz anonncent que les habitatns de Slyria, en Autriche, sont terrorisés. Des loups, une lionne et ses lionceaux et des hyènes, récemment échappés d'une ménagerie, dévastent la région.

Les animaux carnassiers se sont retirés dans une région montagneuse inaccessible, représentant plus de 600 kilomètres carrés. Deux cents bêtes à cornes et quatre cents moutons ont déjà été dévorés.

Les habitants ne laissent pas leurs enfants aller àl'école. Dans un village un agent de police a disparu; on craint qu'il n'ait été tué.

On craint que, dès que les animaux seront rentrés des pâturages, en automne, ils ne s'aventurent dans les villages pour y chercher leur nourriture.

LES ELECTIONS AU MEXIQUE

M. Gamboa candidat du parti catholique.

Mexico, 27.—M. Federico Gamboa, ministre des affaires étrangères, a été choisi comme candidat à la présidence, par le parti catholique, réuni à cet effet. Le général Engenio Rascon a été nommé vice-président. Les deux candidats, croit-on, sont des hommes de haute valeur. M. Gamboa en acceptant la candidature, a fait comprendre dans les quelques paroles qu'il ap rononcées, qu'il était un vrai diplomate, et n'avait d'affiliation avec aucun parti. Il espère, a-t-il ajouté, qu'à l'occasion de son élection les Mexicains qui ont la paix pour le moment, resteront calmes, et que ceux qui ont pris les armes les déposeront.

Un membre influent du parti catholique aurait dit que le choix des candidats aurait été fait avec l'approbation du général Huerta, ce qui lui enlevait toutes chances possibles à la présidence.

Bien que le parti catholique ait soutenu moralement et financièrement le gouvernement actuel, il avait compris que s'efforcer de maintenir le général Huerta à la présidence, était agir à la légère, en raison de l'opposition que montraient les Etats-Unis, et de l'impossibilité où dès lors se trouvait le gouvernement de faire aucun emprunt. Toutes ces rajsons furent pleinement démontrées au général Huerta. Il en admit la portée, et finalement consentit aux nominations proposées, en assurant qu'il les appuierait de son mieux.

Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	.83⅛
No. 2 Northern	.82
No. 3 Northern	.80⅛
No. 4	.74½
No. 1 rejected seeds	.79½
No. 2 rejected seeds	.78½
No. 1 Hiver rouge	.85
No. 2 Hiver rouge	.83
No. 3 Hiver rouge	.81

Avoines—	
No. 2 C. W.	.35⅛
No. 3 C. W.	.33¼
Extra No. 1 Feed	.34¼
No. 1 Feed	.33¼
No. 2 Feed	.32½

Orge—	
No. 3	.45¾
No. 4	.42¾
Feed	.41
Rejected	.41

Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.23
No. 2 N. W. C.	1.21
No. 3 N. W. C.	1.07½

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$5.75 à $6.00
Bonnes vaches et génisse. Prix	$5.15 à $5.25
Vaches moyennes et genisses. Prix	$4.25 à $4.60
Vaches ordinaires. Prix	$2.50 à $3.00
Boeufs de première qualité. Prix	$4.00 à $4.25
Boeufs qualité ordinaire. Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité. Prix	$50.00 à $65.00
Vaches laitières, moyennes. Prix	$35.00 à $45.00

VEAUX.

Veaux de choix. Prix	$7.50 à $8.00
Bons veaux, pesants. Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.00 à $5.25
Brebis de printemps. Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$9.00 à $9.25
Roughs and heavies. Prix	$7.00
Stags	$5.00

BEURRE DE CREMERIE

En brique	.29
Séparés	.23
No. 1	.21
No. 2	.17
Decuisine	.15

FROMAGE.

Ontario (nouveau)	.14½
Manitoba (twins)	.13

OEUFS

Frais	.22

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.

	Cotton	Jute
Five Roses, au baril	5.60	5.50
Lakewood	5.30	5.20
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	3.90	3.80
XXXX	3.00	2.90

Western Can. Flour Mills Ltd.

Purity, au baril	5.60
Three Stars	5.00
Maitland	4.50
Huron	4.20
Medallion	5.30
Battle	4.80

Ogilvie Flour Mills Co.—

Royal Household, par sac de 98 livres	2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd.

Au char 98s	Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65

Rolled Oats—

80-lb sack	1.75	
Morning Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN

Manitoba, nouveau	$16.00
No. 1	15.00
No. 2	12.00
No. 1 Naturel, la tonne	11.00
No. 2 Naturel	10.00
No. 3 Naturel	9.00
Mil, No. 1	24.00
Mil, No. 2	23.00

CHRONIQUE AGRICOLE

LES RECOLTES ET LE BETAIL

Ottawa, 19.—Un bulletin qui vient d'être publié par le Bureau des Recensements et Statistiques du Ministère du Commerce donne l'état des récoltes et du bétail à la fin d'août, ainsi que des évaluations préliminaires du rendement du blé de printemps, du seigle, de l'avoine et de l'orge calculée d'après les rapports de correspondants sur l'apparence de ces récoltes.

L'état de la température a favorisé la maturité et la moisson des récoltes des grains. Dans Ontario, cette moisson était presque entièrement terminée à la fin du mois, tandis que dans les provinces de Prairie, les opérations n'en étaient qu'aux deux tiers accomplis.

Dans les provinces maritimes, la moisson est plus en retard, et n'a été générale que vers la fin du mois. L'état moyen du blé de printemps est de 88.43 pour cent de l'état modèle d'une pleine récolte représenté par 100; l'avoine atteint 87.85; l'orge, 87.07; le seigle, 80.49; les pois, 80.81; les fèves, 78.57; le sarrasin, 77.81; les grains mélangés, 89.04; le lin, 85.06; le maïs, 79.78. En général, ces chiffres conservent le haut degré établi par les rapports des derniers mois et indique une amélioration dans le blé de printemps, l'avoine et le lin. Comparés avec les chiffres de la même date de l'an dernier, le blé est de 88 à 84; l'avoine et l'orge demeurent à 88 pour chaque saison; le seigle, de 80 à 84; les grains mélangés, de 89 à 87; le lin, de 85 à 88. Les pommes de terre atteignent 86, contre 89 le mois dernier, et 92, l'année dernière; les navets, 84 pour les deux derniers mois, contre 88; l'année dernière, les betteraves fourragères atteignent 83, contre 84 le mois dernier, à 87, l'année dernière. Depuis le dernier mois, les pâturages se sont bien maintenus dans le même état, et n'ont perdu qu'un point, leur chiffre étant de 81 contre 82 le mois dernier, et 92, il y a un an.

D'après les rapports des correspondants, les évaluations préliminaires qui suivent, sur le rendement des récoltes, sont basées sur les superficies ensemencées. On estime provisoirement le rendement moyen par acre, du blé de printemps, à 21.41 boisseaux, ce qui, pour une superficie de 8,990,500 acres, donne un rendement total de 192,517,000 boisseaux. Cette quantité ajoutée aux 18,481,800 boisseaux de blé d'automne qu'on annonçait le mois dernier, donne une production totale de blé de 210,998,800 boisseaux, contre 199,236,000 boisseaux, évaluation de 1912, et 215,851,000 boisseaux pour 1911. Le rendement par acre, en 1912, avait été de 20.99 boisseaux pour le blé d'automne, et de 20.37 boisseaux pour le blé de printemps.

L'avoine, avec un rendement moyen de 40.98 boisseaux par acre, sur 9,646,400 acres, donne une production totale de 395,341,000 boisseaux, contre un rendement moyen de 39.25 boisseaux, et un rendement total de 361,733,000 boisseaux, en 1912.

L'orge donne un rendement de 81.05 boisseaux par acre, et un rendement total de 44,440,000 boisseaux, contre un rendement moyen de 81.10 boiseaux, et un rendement total de 44,014,000 boisseaux, en 1912.

Le rendement estimé du seigle est de 2,425,000 boisseaux pour 127,200 acres, soit un rendement par acre de 19.06 boisseaux, contre un total de 2,594,000 boisseaux en 1912.

Pour les trois provinces du Nord-Ouest, le rendement total du blé de printemps est évalué à 188,018,000 boisseaux; celui de l'avoine, à 244,125,000 boisseaux; celui de l'orge, à 28,156,000 boisseaux; celui du seigle, à 612,000, et celui du lin, à 15,056,000 boisseaux contre une production totale, en 1912, de 183,322,000 boisseaux pour le blé de printemps; 221,857,000 boisseaux pour l'avoine, et de 26,671,000 boisseaux pour l'orge.

L'état général du bétail est très satisfaisant, et s'exprime, en proportion pour cent d'une condition modèle ou 100 représente un état de santé et de prospérité, par les chiffres suivants: chevaux, 94.27; vaches laitières, 91.37; autre bétail, 93.54; moutons, 90.41; et porcs, 94.83.

LES ANIMAUX DE RACE PURE

Nous avons annoncé, au commencement de la saison, que la division de l'industrie animale du Ministère de l'Agriculture a entrepris de distribuer cette année, dans tout le Canada, un nombre assez considérable d'animaux mâles de race pure. Elle se proposait, par cette distribution, de venir en aide aux districts qui souffraient du manque de reproducteurs et d'encourager les nouveaux groupements à suivre un système intelligent d'élevage. Cette offre d'aide a été très sollicitée, et au cours des derniers mois un grand nombre de taureaux et plusieurs étalons ont été placés en diverses parties du pays et confiés aux soins de sociétés locales, formées spécialement dans le but d'utiliser et de maintenir ces animaux. Tous les animaux ainsi placés continuent à appartenir au Ministère fédéral de l'Agriculture. les sociétés locales sont responsables de leur maintien et de leur exploitation sous la surveillance générale des fonctionnaires de cette division.

La distribution des taureaux et des étalons est maintenant terminée pour cette année; le Ministère est maintenant prêt à considérer les demandes pour les béliers et les verrats. Pour connaître les règlements sous lesquels se fait cette distribution et la procédure à suivre dans la formation de l'organisation nécessaire, s'adresser au Commissaire de l'industrie animale.

Ceux qui désirent profiter de cette offre feront bien d'agir promptement, car les requêtes qui parviendront après le 20 octobre prochain ne seront pas considérées.

INSTITUT INTERNATIONAL D'AGRICULTURE

Le numéro d'août du Bulletin de statistique agricole édité, sous la direction du Professeur Umberto Ricci, par l'Institut International d'agriculture de Rome, vient de paraître.

Il contient des tableaux dans lesquels sont publiés les chiffres de la superficie cultivée, de l'état de culture et de la production des céréales.

Pour le froment, signalons les chiffres de la Russie d'Europe—63 gouvernements,—dont la production est estimée à 183,524,957 quintaux correspondant à 108.2 p. c. de la production de l'année dernière. En Russie d'Asie—10 gouvernents—on l'estime à 37,511,253 quintaux, 133.5 p. c. de la production de 1912. Aux Etats Unis, la production, estimée de mois dernier à 190,784,160 quintaux, est considérée maintenant comme s'élevant à 202,356,131 quintaux, soit 101.8 p. c. de la production de 1912.

Dans l'ensemble des pays suivants: Prusse, Belgique, Bulgarie, Danemark, Espagne, Angleterre, Hongrie, Italie, Luxembourg, Russie d'Europe et d'Asie, Suisse, Canada—froment d'hiver seulement, Etats-Unis, Inde, Japon, Algérie—à l'exclusion du département d'Algar,—Tunisie, la production totale est prévue comme devant s'élever à 730,557,563 quintaux, soit 103.9 p. c. de la production de l'année dernière—703,118,379 quintaux.

Dans l'ensemble des pays pour lesquels on a des renseignements pour le seigle, Prusse, Belgique, Bulgarie, Danemark, Espagne, Hongrie, Italie, Luxembourg, Russie d'Europe et d'Asie, Suisse, Etats-Unis; pour l'orge, les mêmes pays plus l'Angleterre, le Japon, l'Algérie et la Tunisie, et pour l'avoine, les mêmes pays que pour l'orge: la production totale est estimée respectivement à 357,857,938 quintaux, 249,078,475 quintaux, 249,078,475 quintaux et 420,756,614 quintaux soit 91.2, 100.1; 89.7 p. c. des productions correspondantes de 1912.

La production de maïs donne lieu aux prévisions suivantes: 3,300,000 quintaux contre 6,368,902 en 1912 en Espagne; 14,906,219 contre 20,221,186 en Russie d'Europe et 678,714,720 contre 793,716,631 aux Etats-Unis.

En ce qui concerne le riz, on fait les prévisions suivantes: Espagne, 2,500,000 quintaux contre 2,442260 en 1912, et Etats-Unis, 5,511,240 quintaux contre 5,114,322 l'anée passée.

On donne aussi dans ce Bulletin d'importants renseignements sur la culture du riz, des betteraves à sucre, de la vigne, du tabac et du cotonnier.

La production du lin, graine, dans les pays suivants: Belgique, Espagne, Etats-Unis, Inde et Japon, est estimée à 10,675,172 quintaux, soit à peine 77.2 p. c. de la production de 1912—13,819,517 quintaux.

Les cultures de betteraves à sucre et de tabac se trouvent généralement en de bonnes conditions.

Pour ces produits, on n'a les prévisions de récolte qu'en Espagne, 10,800,000 quintaux ou 100 p. c. de la production de 1912; pour les betteraves à sucre et, en ce qui concerne le tabac, aux Etats-Unis 4,064,166 quintaux contre 4,367,412 en 1912, et au Japon, 450,000 quintaux contre 425,000 en 1912.

La production du vin est prévue comme devant atteindre 16,465,000 hectolitres, moût, soit 100 p. c. de la production de 1912 en Espagne; 462,000 hectolitres contre 903,000 en 1912 en Suisse; 3,600,000 hectolitres contre 2,493,681 l'année passée en Algérie—à l'exclusion du département d'Alger.

Le temps en général s'est montré défavorable à la vigne; en Italie cependant on pense avoir une récolte abondante.

Pour la campagne séricicole, on reproduit les chiffres du bulletin précédent, avec l'addition des chiffres de la production de cocons des élevages d'été au Japon, 19,634,000 kilogrammes contre 20,013,971 en 1912, et celle des quantités de graines mises en incubation pour les élevages d'automne dans le même pays, 333,000 hectogrammes contre 341,994 en 1912.

Le Bulletin se termine par les tableaux habituels contenant les données des importations et des exportations des principales céréales et du coton, des stocks visibles des céréales, et finalement les prix obtenus sur les principaux marchés par ces mêmes produits.

Rome, août 1913.

LE MARCHE

CETTE LETTRE NOUS EST FOURNIE PAR LA *PRODUCERS GRAIN COMMISSION CO'Y.*, GRAIN EXCHANGE.

La valeur du blé a été déterminée cete semaine surtout par les exportations et par les rapports sur les approvisionnements à l'étranger et ici. Les raisons de température n'ont été que secondaires. Le marché des céréales de l'Argentine a été très fort et a déterminé une forte liquidation dans les premiers jours de la semaine. Un peu plus tard le marché s'est rafermi. Les conditions de vente se sont un peu améliorées. La demande de l'étranger se limite actuellement à peu près au seul blé du Manitoba. Au début de la semaine la température a été exceptionnellement froide au Canada et aux Etats-Unis mais le temps s'est remis au doux vers la fin. Les rapports des battages dans l'Ouest Canadien sont des plus satisfaisants: le grain est toujours de première qualité. Les expéditions de grain au Canada ont été énormes forçant les chemins de fer. La faiblesse prononcée du marché de Winnipeg, l'accumulation au marché des terminus et des approvisionnements dans le monde ont découragé les détenteurs et, étant donné l'absece de tout appui, le marché a rapidement décliné durant les derniers jours de la semaine. Les conditions défavorables de vente et la tranquilité du marché de fleurs ont aussi contribué à ce résultat.

Des rapports d'Ottawa ne laissent aucun espoir de voir disparaître le droit sur le blé américain entrant en Canada avant que le parlement se réunisse de bonne heure au printemps et démontrent que le cabinet ne prendra aucune décision.

Cette semaine, les rapports de la récolte à l'étranger sont plus favorables. La récolte est fort avancée et l'approvisionnement de blé naturel est important. Une mauvaise température ne permet pas en France un rapide battage du grain. Les offres pour le blé nouveau sont modérées et l'on se plaint généralement de la mauvaise qualité du blé. En Allemagne, les achats de l'étranger continuent et l'on offre un bon prix pour le nouveau blé. En Russie, les rapports du battage sont satisfaisants et pour la qualité et pour la quantité. L'expédition aux ports est très forte. L'institut International de Rome estime à 85 millions la récolte du blé qui demeure: même quantité à peu près que l'an dernier. La récolte en Bulgarie donne 60 millions contre 44 millions l'an dernier. D'Australie arrive la nouvelle que les dernières pluies ont accru de dix pour cent les perspectives d'une bonne récolte. De l'Argentine les nouvelles sont toujours favorables.

Durant la semaine le marché de Winnipeg a suivi la marche descendante jusqu'à vendredi et samedi alors que le marché fit preuve de sa première résistance à la forte pression pour faire vendre et hier le marché a remonté avec le blé d'octobre fermant à 1-4 d'augmentation. L'avoine 2 S.W. a fermé à 35 1-8 soit une avance de 7-8 sur le marché de la semaine dernière. L'orge a fermé à 45 3-4 et le lin à 1.23 soit 3 centins de plus que lundi de la semaine dernière.

On rapporte que la compagnie American Linseed a annoncé une réduction de 2 centins dans les prix de l'huile de graines de lin.

La moyenne des arrivées à Winnipeg la semaine dernière a été de 1,500. Tous les indices sont que les grains vont bientôt monter fortement car la marche descendante du marché est évidemment terminée.

Approvisionnements à Fort William:

Cette semaine.—	
Blé	7,127,194
Avoine	2,388,586
Orge	1,311,929
Lin	1,540,775

Semaine dernière.—	
Blé	2,313,952
Avoine	417,362
Orge	309,951
Lin	168,943

AU COMPTANT

	1ère qualité	Sale
1 Nor.	.83⅛	79½
2 Nor.	.82	78½
3 Nor.	.80⅛	
No. 4	.74¼	

	Rejeté.	Hiver.
1 Nor.	.79½	85
2 Nor.	.78½	83
3 Nor.		81

	Avoines.
2 C. W.	.35⅛
3 C. W.	.33¼
Ex. 1 Fd.	.34¼
1 Feed	.33¼
2 Feed	.32½

	Orge.
3 C. W.	.45¾
4 C. W.	.42¾
Rej.	.41
Feed	.41

	Lin.
1 N. W.	$1.23
2 C. W.	1.21
3 C. W.	1.07½

	Blé	Avoine	Lin
Oct.	.83⅜	35⅜	$1.24¼
Dec.	.82..½	35⅞	1.23¾
Mai	.88⅛	40	

UNE RENOMME SURFAITE

Le colonel Héricourt d'Adam vient de publier une étude sur les services que le chameau peut rendre en campagne. Il en résulte que cet animal a été trop vanté. Il n'est pas aussi rustique qu'on le pense, ni résistant, ni sobre, ni docile. C'est encore un faux vertueux. "Sans doute, il peut marcher longtemps sans manger et sans boire, mais à la condition que l'effort ne soit prolongé indéfiniment et qu'on lui laisse le loisir de reprendre ses forces en se gavant dans un bon pâturage. Pour la boisson, il est vrai qu'en hiver, il peut s'en passer plusieurs jours, mais en été il doit s'abreuver au moins une fois en quarante-huit heures." Ici, l'auteur nous paraît bien sévère; dans toutes les professions, on se louerait d'avoir des collaborateurs qui ne bussent que tous les deux jours. Le chameau a, d'ailleurs, l'avantage de se nourrir de végétaux qui croissent en Afrique. Cet avantage est appréciable dans les campagnes africaines. Mais son aptitude au travail est intermittente et sa capacité de transport ne dépasse pas celle d'un mulet. Quant à sa docilité, le mehari est une de ces bonne bêtes dont on fait tout ce qu'elles veulent en se pliant à leurs habitudes. Faute de s'y prêter, Bonaparte n'avait rien su tirer du régiment de dromadaires qu'il avait créé en Egypte. En Algérie, sous Louis-Philippe, on avait renoncé à l'emploi de cet auxiliaire fantasque. Depuis quelques années, on a mieux réussi parce qu'on s'est décidé à le confier à ses compatriotes, les nomades du Sahara, qui le comprennent et qu'il comprend mieux que nous. Incapables comme lui de se soumettre à notre discipline, ils savent ménager sons humeur et, sinon le faire obéir, au moins le persuader.

EN PROVINCE

SAINTE-ANNE DES CHENES

Nous avons eu une nouvelle preuve de ce que peuvent nos bons paroissiens quand on fait appel à leur charité. L'un d'entre eux à la suite d'un incendie qui consuma sa maison au milieu de la nuit, n'avait pu que réchapper sa vie et celle de sa famille. Ces malheurs sont trop fréquents pour que nous ayons besoin de retracer le misérable état de celui qui vient de l'éprouver.

Nous nous contenterons de signaler le bel acte de charité chrétienne que cette triste circonstance fit faire à notre bonne population.

Monsieur le Curé annonça du haut de la chaire le triste malheur et fit appel à tous ceux qui pourraient venir en aide à l'infortuné. Dès le soir, Monsieur le Maire Desautels, accompagné de M. Vandal, apportaient, outre une bonne quantité de linge et de provisions, la jolie somme de vingt piastres, au presbytère. Nous somme heureux de reconnaitre les mérites de M. Desautels cette fois encore, comme nous l'avons fait dans une autre circonstance d'un genre différend, il y a quelque temps. MM. Lacoste et Fenigan ne furent pas moins heureux dans leur tournée du lendemain Ils obtinrent près de mille pieds de bois de construction et une somme d'argent très appréciable. sans compter une bonne quantité de linge.

D'autres ont continué, parmi eux MM. Huppé et Prairie. On ne nous nous a pas rendu compte du résultat, mais en somme nous pouvons affirmer qu'avec cette aide de ses co-paroisiens, M. Nruski, pourra se loger assez convenablement pour l'hiver. L'argent remis dépasse les cent dollars, et même ceux qui ont déjà donné libéralement seront prêts à lui fournir le travail de leurs mains dans sa réconstruction.

* * *

Nous reparlerons bientôt de l'initiative d'une banque à Sainte-Anne. Nous attendons des renseignements plus complets. En tout cas, nous pouvons affirmer que nous n'attendrons pas le mois des morts pour pousser l'affaire.

Les battages sont presque terminés, cela veut dire que bientôt commencera le temps des épargnes.

SAINT-LEON

Les battages touchent à leur fin: ils n'auront été ni longs, ni excessivement productifs. La rentrée générale des machines aura lieu vers la fin de nouvelle semaine.

* * *

Quatre naissances pendant le cours de ce mois:—

Joseph, Clément, Napoléon, fils de Arthur Labossière.

Joseph, Cléophas, Ovide, Médéric, fils de Cléophas Major.

Marie, Anne, Emma, fille de John Montagnon.

Joseph, Lucien, Norbert, fils de Chéobalt Labossière, décédé.

* * *

La paroisse vient de perdre l'un de ses premiers colons, M. Frédéric Lafrenière, maître de poste, décédé subitement mardi le 23 septembre, à l'âge de 60 ans. Rien ne laissait prévoir la fin si brusque de celui qui, quelques heures avant sa mort, avait encore la plaisanterie aux lèvres. Toujours d'humeur joyeuse, il n'abordait ses amis ou ses connaissances qu'avec de gaies reparties fines ou des bons mots.

M. Frédéric Lafrenière remplit pendant de longues années la charge d'assesseur municipal. Fervent disciple de Saint-Hubert, il occupait ses loisirs d'hiver à la chasse. Nul autre ne savait mieux relever un gite, une piste; rarement il revenait les mains vides. Plus d'un nemrod eut profité de ses leçons. Nombreuses sont les personnes qui au temps primitifs de la colonie eurent recours à ses bons offices, ses conseils ne furent pas souvent inutiles. Nous espérons que ses nombreux amis, co-paroissiens, ne l'oublieront pas dans leurs prières. A sa famille nombreuses, à son épouse, ses fils, filles, qui le pleurent, nous offrons nos plus sincères condoléances.

Lorrain.

FANNYSTELLE

M. Hector Savaria était parmi nous la semaine dernière; il doit revenir cette semaine, pour mettre en place la chaire dans notre église. M. Savaria était le contre maître qui a si habilement surveillé les travaux des deux églises que nous avons contruit. Aussi nous pouvons le recommander à toute paroisse qui se propose de bâtir des églises, etc. Nous avons ici la preuve de sa compétence.

* * *

M. DeFroment de Somerset, Man., était en promenade ici jeudi. Il a fait le voyage en automobile.

* * *

Les matériaux sont arrivés hier, pour construire le pont près de la gare du C. P. R.

* * *

M. Ritchot a été passer quelques jours en ville, la semaine dernière.

Cette semaine, les machines à battre n'ont pas fait grand travail; des petites pluies venaient nous visiter à tous les jours, et avec la température froide comme elle était, le grain ne pouvait pas sécher bien vite. Il y a dix-sept machines à battre aux alentours de notre florissant village, de sorte que, dans quelques temps notre blé devrait être tout sur le marché.

* * *

Les dames et demoiselles de cette paroisse ont bien voulu exercer une comédie pour une soirée de paniers qui aura lieu dans quinze jours au profit de nos deux candidates. Il faut espérer que toute la paroisse sera présente, et qu'un bon nombre d'étrangers viendront nous visiter à cette occasion. Nous reviendrons sur ce sujet.

* * *

M. le Curé, à la demande des paroissiens, a fait l'achat des statues suivantes: saint Jean-Baptiste, sainte Anne et saint Patrice. Ces statues nous arriveront bientôt.

* * *

M. John Carleson est convalescent d'une attaque de fièvres typhoides à l'hôpital de Carman.

* * *

M. le Curé a commencé dimanche dernier sa visite de paroisse. Tous les paroissiens seront heureux de recevoir leur Père Spirituel.

* * *

M. Joseph Fortin a passé plusieurs jours en visite à Winnipeg.

Mme Swartz, de Winnipeg, est en promenade ici, l'hôte de Mme B.-A. Bouvier.

M. J.-E. Guilbault, de la Cie Guilbault Model Works, est en voyages d'affaires, en ville.

* * *

Notre conseiller est allé mardi dernier à Elm Creek, à une réunion du conseil municipal.

Yvonnic.

FRANCE ET-ROME

L'âme catholique d'un peuple

De son Chef mort et ressuscité l'Eglise tient un gage d'immortalité: comme l'a décrit si puissamment Mgr Benson, dans un ouvrage récent, la vie du Christ se répète, se parachève dans celle de l'Eglise; et c'est ce qui donne à celle-ci, dans le chaos des événements et la tourmente des persécutions une sérénité qui ne descend que des collines éternelles. Le temps travaille pour l'Eglise, et avec quelle rapidité!

Il n'y a pas dix ans que la Séparation est votée; c'était la grande idée du radicalisme. Elle apparaît aujourd'hui comme une erreur sans nom du point de vue politique, diplomatique et historique.

Du point de vue politique, un esprit aussi peu chrétien que possible, M. Jacques Bonzon a montré que la Séparation était une ineptie, et qu'il fallait un nouveau Concordat. (1)

Du point de vue diplomatique, l'absence de relations avec Rome, à une heure où se joue le sort des chrétientés balkaniques et asiatiques, est une calamité qui frappe les moins perspicaces de nos parlementaires, pourvu qu'ils aient encore une ombre de patriotisme.

Laissons donc ces sujets de côté; la presse les soulève chaque jour et ni les colères d'un Clémenceau ni les derniers balbutiements d'un Combes, pas plus que les démentis embarrassés de quelques journaux officieux, n'empêcheront qu'ils s'imposent de force à l'opinion.

Deux ouvrages récents nous permettent précisément de fixer sur ce point quelques idées. L'un d'eux a pour titre *France et Rome* (2), l'autre *les Origines politiques des guerres de religion* (3).

M. Louis Madelin donne le premier comme un corollaire très intéressant de sa grande étude couronnée du prix Gobert: *la Rome de Napoléon*. Au cours de ses recherches, il avait observé la condition concordante, ayant presque la constance d'une loi, des mouvements qui, tour à tour, séparent et rapprochent l'Eglise et la France. Ces mouvements, il cherche à les saisir au moment de leur plein relief: la Pragmatique sanction de Bourges, le Concordat de François Ier, dans la politique de Louis XIV et la Déclaration de 1682, au moment de la Constitution civile du clergé en 1790, enfin dans le Concordat de 1801.

M. Louis Madelin ne fait pas mystère de ses sympathies libérales. Dans un article de la *République française* sur Louis Veuillot, il s'affirmait récemment encore plus voisin de Lacordaire que du grand polémiste, et décidé, comme le premier, à mourir en catholique pénitent et en libéral impénitent. C'est assez rare que, dans cete délicate question des relations de l'Eglise et de l'Etat, de même et de la cour de France, nous ne suivrons jamais en aveugles, mais avec sagesse et prudence. Par ailleurs, la valeur et la sagacité de l'historien, le talent d'écrivain sont trop connus de nos lecteurs pour que nous y insistions plus longuement.

Une idée domine ce petit volume alerte et plein de faits. Durant quinze siècles, le royaume de France, création des évêques et la papauté romaine ont entretenu des relations suivies, quelquefois tendues et difficiles, mais jamais brisées. Il parle d'or ce manuscrit de l'abbaye de Saint-Victor qui porte les vers suivants:

Mariage est de bon devis
De l'Eglise et de fleur de lis,
Quand l'un de l'autre partira
Chacun d'eux si s'en sentira.

Comme le dit très justemem M. Louis Madelin, les pages n'ont jamais tourné leur regard du fameux triptique du Latran: "le Christ donnant les clés à saint Sylvestre et le labarum à Constantin, saint Pierre confiant l'étole à saint Léon et l'étendard à Charlemagne." Et c'était bien encore cette pensée qui dictait à Léon XIII sa forte parole: "Il est nécessaire qu'il y ait entre les deux puissances un système bien ordonné de relations, non sans analogie avec celui qui, dans l'homme, constitue l'union de l'âme et du corps."

Pour maintenir l'accord, Rome aura des patiences infinies, des délicatesses et des habiletés souverainement ingénieuses, surtout en ce qui touche à la France dont Benoît XI disait: "Et quelle ouaille est aussi grande, aussi noble, aussi illustre que toi!"

Mais encore faut-il que la France y ait apporté quelque bonne volonté. Nous ne redirons pas ici, après M. Louis Madelin, avec quel art et quelle sagesse, dans quel esprit de tradition aussi, les rois s'efforcèrent d'agrandir et d'unifier leur royaume, en même temps qu'ils y affermissaient leur autorité intérieure et extérieure. Un seul peut-être sortit des limites de la politique traditionnelle, Louis XII, et il eut à s'en repentir.

Mais comment expliquer que le schisme ni l'hérésie n'aient jamais séparé la France de Rome? C'est que, sans doute, la politique du roi de France fut de "se faire accorder par une pression continue, menaces, puis caresses, toujours plus de bénéfices, toujours plus de privilèges, toujours plus de pouvoir *tout en restant prince très chrétien*", mais c'est aussi qu'il y avait entre Rome et le roi un clergé très puissant et très digne, dévoué corps et âme au pouvoir séculier, mais aussi résolu à ne jamais se départir de la pureté du sens catholique.

M. Louis Madelin fait honneur de cette constance au caractère gallican de ce clergé, au fait qu'il formait un corps très épris de la pensée gallicane. Certes, nous ne savons que trop combien le gallicanisme doctrinal de l'épiscopat servait le gallicanisme d'intérêts du roi de France mais nous ne trouvons par là une gloire pour le clergé. Sa grandeur, son mérite sont d'être resté, malgré ces faiblesses et des soumissions parfois bien exagérées au caprice royal, une force très catholique, mieux que cela un esprit d'essence éminemment catholique.

Que malgré son gallicanisme, et l'orgueil de ses "libertés", le clergé de France n'ait jamais cédé au mirage d'un schisme, c'est le plus beau témoignage qu'on puisse rendre en faveur de l'âme essentiellement catholique de la France. Voilà un titre qu'on n'enlèvera pas au caractère de la race et qui demeure sa meilleure gloire comme son plus légitime gage d'espérance.

M. Lucien Romer nous conduit, en fait, mais par des chemins plus longs et compliqués, à la même conclusion. Son étude ne s'étend que de l'an 1547 à l'an 1555; mais quelle richesse de détails! Ancien élève de l'Ecole française de Rome, rompu aux bonnes méthodes du travail consciencieux et éclairé, plus ami des documents que des phrases sonores, M. Lucien Romer ne s'est épargné aucune peine pour réunir le plus ample information sur son étude. Le point central de ce volume est la lutte engagée entre Henri II et Charles-Quint jusqu'à l'abdication de celui-ci. Les archives de Paris, Lyon, Turin, Milan, Venise, Mantoue, Parme, Modène, Gênes, Bologne, Locques, Florence, Sienne, Rome, Naples, Malte, Inspruck et Vienne, en Autriche ont été consultées par l'historien.

A la lumière de ces documents, il a rédigé un travail de tout premier ordre, où le charme de l'exposé le dispute au sérieux de la documentation.

L'un des chapitres les plus suggestifs est certainement celui des "cardinaux protecteurs", chargés de défendre en Italie les intérêts de la France et de ses protégés, dans cette cour maligne "où chacun veut peser les cervelles des hommes et alambriquer leurs actions", où "il faut serrer la bouche et ouvrir quatre oreilles".

Mais, pour en rester strictement au sujet que nous avons choisi, notons que M. Lucien Romer impute au caractère trop "gallican" de la politique religieuse en France la responsabilité des conflits entre le Pape et le roi. Henri II, qui ne se laissa jamais même effleurer par l'influence de la Réforme, était lui prince d'une religion simple, droite, rigide, ne chevauchant pas le dimanche par piété, et contraignant les ambassadeurs, même protestants, à faire Carême comme les autres.

Par contre, sur le terrain des droits de la couronne, et pour assurer tous les jours un peu plus l'indépendance royale, Henri II est agressif à l'égard de Rome; mais, au terme, jamais les querelles n'aboutissent à un schisme; tout y répugne, et la conscience du pays se révolterait rien qu'à la suggestion d'une pareille mesure.

Le second volume de M. Lucien Romer—en préparation—montrera même que, pour rester unie à Rome et faire face à l'hérésie protestante, la royauté devra renoncer à sa politique italienne de conquêtes.

Ce caractère éminemment catholique de la France est le meilleur gage de notre force et la preuve la plus évidente que notre pays est comme le soldat nécessaire de l'Eglise. D'autres races peuvent avoir un moment de ferveur et de dévouement. La loyauté constante et désintéressée, le culte de l'idée catholique en sa pureté, c'est chez nous seuls qu'on les trouve bien.

Catholique tout court, la Fille aînée de l'Eglise n'a point achevé sa mission chevaleresque dans le monde.

A. Dossat.



Feuilleton de La Liberté

Restez chez vous!

PAR PIERRE L'ERMITE

Le paysan répondit par une silencieuse poignée de mains, qui disait tout: et ses regrets, et ses désirs; qui disait surtout un pressentiment épouvantable: Noyon... la pauvre maison du vieux Jupinet... la cathédrale où il avait été baptisé, tout ce qui, là-bas, constituait le passé... le reverrai-je encore?

Or, juste à ce moment, dans la cuisine de la petite ferme du Ruault, la mère d'Isidore, anéantie sur une chaise, la tête dans ses mains, pleurait en silence, après avoir relu pour la vingtième fois la dernière lettre de son fils, celle pourtant où il lui racontait qu'il gagnait jusqu'à... quatre francs par jour!... Pauvre femme, elle avait déjà le pressentiment de ce qu'il avait dû perdre!...

Aucun hôpital n'est gai: l'odeur fade des médicaments, la vue continuelle des malades, cette atmosphère de souffrance dans laquelle on est pour ainsi dire baigné, tout cela ne met pas l'âme en gaillarde et joyeuse disposition.

Mais Clément avait si bien arrangé les choses que, de tous les malades de tous les hôpitaux de Paris, Isidore était peut-être le mieux traité. Il avait une chambre pour lui tout seul, et le jeune interne avait déployé, pour arriver à ce résultat, des ruses de Peau-Rouge. La rencontre d'Isidore avait surexcité en lui tous les souvenirs de Noyon, mille sentiments confus qu'il ne voulait pas essayer de démêler en ce moment, mais qui chantaient de nouveau dans son coeur la douce chanson de l'*autrefois*. Oui, Dieu conduisait les choses, de mystérieuse façon; et comme elle était étrange, cette destinée qui, dans cette foule de Paris, plaçait, au début de sa carrière médicale, un être intimement mêlé à sa vie, un serviteur de sa famille d'adoption!

Quelquefois, en regardant Isidore, le jeune interne avait comme des hallucinations... Il avait vu derrière le lit, au lieu de la Soeur Imeldine, apparaître la douce figure de Got, qu'il aurait trouvé la chose toute naturelle.... Et puis il sentait, sans vouloir se l'avouer, qu'il était heureux de trouver un motif *nécessitant* de nouveau des rapports avec Noyon, avec M. Valmont, lequel ne laisserait pas ainsi mourir un de ses anciens serviteurs; c'était sa vie, *brisée par le devoir, et qui se renouait par le devoir;* tous les anciens sentiments, durement comprimés, qui s'échappaient enfin en une joyeuse envolée.

Que sortirait-il de cette situation? L'obligation de nouveaux déchirements... ou une chose inconnue à laquelle il ne voulait pas penser...? Toujours est-il qu'il éprouva à cette heure un sentiment très doux, et, en quittant l'Hôtel-Dieu, il alla à Notre-Dame, dans une petite chapelle qui lui était familière; et il pria longuement le Dieu qui aime les délicats et protège les orphelins.

Le lendemain était un dimanche: en descendant de sa petite chambre de la rue Madame, Clément pensa que des fleurs procureraient certainement du plaisir à Isidore. Justement, il faisait beau temps. Un pâle soleil d'hiver éclairait sans échauffer, mais sa lumière mettait sur toutes choses une note étincelante et joyeuse. Clément descendit lentement le boulevard Saint-Michel, prenant plaisir à sentir l'air vif lui fouetter les joues. Des marchandes de fleurs poussaient des petites voitures sur la chaussée, mais il jugea que ces fleurs étaient trop "citadines" pour faire bien plaisir à son malade, et il attendit, pour en acheter, qu'il fût sur le quai.

Isidore guettait son retour; quand il vit venir Clément, les deux bras embarrassés par une gerbe énorme, il battit l'une contre l'autre ses pauvres mains brûlantes. Des fleurs!... c'est-à-dire la fraicheur pour le fiévreux; le parfum pour le malheureux condamné à l'atmosphère d'hôpital; la beauté, la grâce pour le malade écoeuré de ce qu'il voit et de ce qu'il ressent... Des fleurs!... pour un homme qui avait passé sa vie à la campagne... Jamais il ne les avait ainsi comprises; jamais aussi elles ne lui avaient parlé comme aujourd'hui: c'était l'évocation de bien des souvenirs, c'était surtout une attention qui lui allait au coeur, venant d'une personne dont il s'était toujours considéré comme le petit domestique...

—Ah! monsieur Clément, comme vous êtes bon!... Si seulement je vous avais écouté, aussi vrai que je m'appelle Isidore, je ne serais pas là. Si jamais on m'avait dit que je *finirais* à l'hospice!...

—Que tu *finiras?*... Veux-tu bien ne pas te mettre des idées pareilles dans la tête!

—Alors, vous croyez que j'en réchapperai!...

Et, en disant cela, le jeune paysan concentrait toute sa puissance d'attention sur Clément, essayant de deviner ce que peut-être il voudrait cacher.

—Ecoute, Isidore, je vais te parler franchement; non, tu n'es pas perdu; tu le serais que je te le dirais, je te l'assure; car je ne voudrais pas qu'un *pays* s'en allât comme un chien devant le bon Dieu. Tu n'es donc pas perdu, mais tu es sérieusement touché; aussi, il faut bien obéir, bien te laisser faire et te persuader que tu guériras...

—Si vous saviez comme je le désire... Tenez, on me dirait d'avaler n'importe quoi pour ne pas sentir ce gargouillement dans l'estomac, que je l'avalerais immédiatement...

—Et, au juste, où le sens-tu, ce gargouillement?

Isidore ouvrit alors sa chemise, et, découvrant sa large poitrine, toute dorée par le soleil, mais aujourd'hui laissant voir misérablement les côtes et les cavités des clavicules, il lui montra, sous le sein droit, une place large comme la main...

—A chaque fois que je respire, c'est comme si on m'enfonçait une dent de fourche là-dedans.

Justement le Dr B... passait là, et comme il lui avait toujours témoigné la plus grande bienveillance, Clément l'aborda et lui exposa le cas. Très brusque, mais très bon, le docteur alla droit au malade.

—Sapristi... mon garçon!... Tu étais taillé pour vivre cent ans et plus; voyons, croise tes bras!...

Et, méthodiquement, suivant de chaque côté le demi-ovale des poumons, frappant au-dessous des clavicules, le docteur l'ausculta pendant cinq minutes...

—Tousse!... Plus fort!... assez!... Respire fort!... plus fort!... C'est bien!...

Quand il eut fini, le docteur marqua avec de l'iode sur la poitrine d'Isidore trois endroits précis, puis, se reculant, et regardant la carrure si développée du paysan:

—Que fais-tu à Paris?

—Chauffeur au gaz, Monsieur.

—Et avant?

—Laboureur à Noyon.

—Tu aurais fameusement bien fait de ne pas changer et de rester chez toi!

Et, prenant son chapeau, il se dirigea vers la salle Saint-Christophe. Clément l'y suivit, pour avoir son opinion.

—Ce que j'en pense? fit le docteur en s'arrêtant net... Mais il est perdu dix fois, votre client... Il est usé, abominablement usé... Ses poumons ne sont plus que des soufflets crevés... Il a une lésion de plusieurs centimètres à la partie antérieure du côté droit... Un mouvement brusque... une fausse position suffit pour l'ouvrir... et alors vous pourrez l'inonder d'ergotine, rien n'y fera... sans compter qu'il est bourré... farci de tubercules...

—...Mais, docteur, c'est à peine s'il y a quelques mois qu'il est à Paris...

—Eh bien! et puis après?... J'ai constaté, moi, mille fois dans mon service, qu'un homme de la campagne, habitué au grand air, à la vie réglée, à la nourriture simple, à l'absence de la fièvre inhérente aux grandes villes, est mis à mal par Paris avec la plus grande des facilités. Votre protégé a plus souffert, a enduré plus de privations en deux mois, qu'il n'en aurait eu dans son pays pendant toute sa vie... Je vous le répète: il est flambé, tout ce qu'il y a de plus flambé!

Et, d'un geste décidé, le Dr B... indiqua qu'il était complètement sûr de son diagnostic.

Clément, navré, revint auprès d'Isidore, en faisant l'impossible pour ne pas laisser paraître sur son visage l'impression désolante que lui avait causée l'oracle de la science.

...L'oracle de la science!... Cela le fit presque sourire d'avoir trouvé ce mot... Est-ce que, tous les jours, il ne la surprenait pas en défaut, cette science orgueilleuse?... Pourquoi ne se tromperait-elle pas encore aujourd'hui? Pourquoi la prière, les soins, l'étude acharnée de la maladie, ne pourraient-ils pas amener un résultat favorable, contraire aux prévisions du médecin en chef?...

Petit à petit, une idée germait en lui, idée étrange de résolution pour un jeune homme, mais qui prenait sa force dans des considérations très éloignées et très supérieures. Isidore était perdu, avait dit le Dr B..., il avait donc le droit de tenter sur lui une expérience qui, tout en pouvant le sauver, ne mettait d'aucune façon sa vie en danger.

Travailleur acharné, Clément avait été frappé dans son service de la façon si indirecte dont on soignait les maladies de poitrine. Le poumon étant un organe clos, sans aucune communication avec les appareils voisins, comment un

HISTOIRE CONTEMPORAINE

LES "ATROCITES BULGARES" ET LA REVOLUTION FRANCAISE.

Est-il vrai que les copieuses notes communiquées aux journaux par certaines agences sur les "atrocités bulgares" aient servi de paravant aux scènes tragiques qui se déroulaient, à la même heure, dans les provinces de la péninsule où opéraient les massacreurs serbes, grecs et turcs? Est-il vrai qu'on a voulu étouffer, avec le fracas des "tueries bulgares", les cris des victimes poignardées, sabrées, fusillées par les autres belligérants? Les éléments d'information sincère nous font défaut. Il appartient au tsar Ferdinand Ier de disculper ses sujets et d'éclairer l'Europe émue. L'enquête—si elle est sincère—prouvera que, au cours de cette guerre fratricide, ce qui a surtout manqué, non seulement aux Bulgares, mais aux autres puissances, c'est la vigilance et la suprématie d'une autorité spirituelle assez forte pour imposer aux généraux comme aux soldats le respect des lois morales qui mitigent les cruelles exigences de la guerre.

Mais, est-ce seulement chez les peuples de la péninsule balkanique que se fait sentir la carence de cet arbitre souverain, de ce champion du devoir, de ce roi de justice?

Voilà cent cinquante ans que les hommes d'Etat l'ont détrôné dans notre chère France, dans le pays même où le roi capétien, pendant des siècles, s'était glorifié d'être le lieutenant du Pontife suprême.

Les juristes gallicans, d'abord, les encyclopédistes, ensuite, s'appliquèrent à détruire, entre le roi et le peuple, l'autorité que défendait le Décalogue contre l'assaut des passions animales et des intérêts privés. Rome vaincue, la Révolution, nouvel Islam, se précipita, la torche d'une main, le fer de l'autre, dans la cité livrée à la seule souveraineté de l'instinct. Proscrire de la société humaine le divin, c'est rompre la chaîne du fauve.

Nulle race n'est à l'abri de la servitude et de l'anarchie. Nul peuple n'a le droit de se croire inassimilable aux tribus du Congo. Infidèles aux croyances chrétiennes ou rebelles au magistère de Rome, les nations quelles que soient leurs origines ethniques, redescendent vers le paganisme et vers ses cloaques.

Nos jacobins, certes, n'avaient dans les veines ni du sang bulgare ni même du sang turc: en furent-ils moins barbares? Quel pacha, quel comitadji dépassèrent jamais les Carrier, les Le Bon, les Carpentier, les Fréron, les Javogue, les Jean Bon-Saint-André, les Lequinio, les Dartigoyète, les Saint-Just, les Fouquier-Tinville, les Bô, les Robespierre, les Turreau? Tamerlan lui-même, auprès de ces tueurs, nous apparaît comme un tortionnaire plein d'indécision et de scrupules.

Quel est l'alpha et l'oméga de la politique révolutionnaire? "Saigner" la France et n'y épargner aucune vie. C'est l'époque où, dans l'Anjou, le représentant Francastel annonce l'intention de "purger, de saigner à blanc la génération vendéenne". "Tu feras trembler les brigands"—c'est-à-dire les paysans de l'Ouest, écrit ce bourreau au général Grignon;—ne fais "*aucun quartier. Il faut transformer ce pays en désert*" (1). Contre la Vendée jaillit une cataracte de décrets de sang. Le Comité de Salut public a l'humiliante bonne fortune de ne pas rencontrer un général rétif à ses ordres. Le général Turreau—le même "épaulettier" que les influences libérales imposeront en 1815, comme aide de camp au pauvre duc d'Angoulème, systématiquement tenu dans l'ignorance de ces crimes,—le général Turreau accepte la mission que lui confie la République.

La consigne est, non d'affronter le champ de bataille, mais d'alimenter l'abattoir. Ordre de tuer les nobles, s'il en reste, bourgeois et paysans, armés ou sans armes, de tuer leurs enfants et leurs femmes de tuer les sans-culottes comme les royalistes. Le sans-culotte d'aujourd'hui ne peut-il devenir le royaliste de demain? Il faut détruire la Vendée, dans son avenir comme dans son passé, non seulement niveler le sol, mais le racler, le sabre d'une main, la torche de l'autre.

Il faut ne laisser debout ni un homme, ni un épi de blé, ni une pierre. Turreau est invité à créer, entre Nantes et Poitiers, un royaume nouveau: le royaume de la Mort. "Si mes intentions sont bien secondées, écrit le général, le 24 janvier 1794, au Comité du Salut public, *il n'existera plus, dans la Vendée, sous quinze jours, ni maisons, ni subsistances, ni armes, ni habitants.* (2)

Les instructions attribuées aux généraux bulgares, pour l'extermination de la Macédoine, ne semblent-elles pas copiées dans le Registre des Correspondances de notre général républicain? Détruire son prochain, à toute heure du jour et de la nuit, sans jugement et sans motif. Voilà le droit nouveau et voilà le paradis que la Révolution apporte au monde "sorti de la nuit du moyen âge"!

Du mois de décembre 1793 au mois d'avril 1794, les colonnes infernales de Turreau mettent la Vendée à feu et à sang. Tout ce que la flamme peut anéantir est livré au bûcher: tous les êtres vivants que le fer peut détruire sont passés au fil de la baïonnette ou fusillés—quel que soit l'âge ou le sexe. Dans son mémoire sur la *Guerre de la Vendée et des Chouans*, le conventionnel Lequinio écrit ce qui suit:

"Les délits ne se sont pas bornés au pillage. Le viol et la barbarie le plus outrée se sont représentés dans tous les coins. On a vu les militaires républicains violer des femmes sur des pierres amoncelées le long des grandes routes, puis les fusiller ou les poignarder. On en a vu d'autres porter des enfants à la mamelle au bout de la baïonnette ou de la pique qui avait percé du même coup la mère et l'enfant."

Les officiers municipaux républicains de la commune d'Aizenay, de Palluau et de La Roche-sur-Yon signalent en ces termes la conduite du général Grignon et du général Commaire:

"Grignon a donné l'incivique exemple du massacre des patriotes. On l'a vu, par passe-temps et pour essayer le tranchant de son sabre, couper en deux des enfants à la mamelle... Le général Commaire va plus loin. Nous le voyons chaque jour prendre les premiers enfants venus, fils de républicains ou de brigands, peu lui importe: il les saisit par une jambe et les fend par la moitié, comme un boucher fend un mouton. Ses soldats en font autant.."

Mais voici que cesse la similitude des "atrocités bulgares" avec les "atrocités révolutionnaires". Les stratèges de la République imaginent des supplices qui ne figurent au passif ni des généraux bulgares ni même des officiers turcs. Nul général d'Athènes ou de Bucarest n'a dénoncé au monde civilisé des forfaits comparables à ceux que les citoyens Moret et Carpenty, commissaires municipaux près les colonnes infernales, mentionnent dans le rapport suivant, transmis le 24 mars 1794 à la Convention:

"A Montournais, aux Epesses (Vendée) et dans plusieurs autres lieux, le général Amey (l'un des brigadiers de Turreau) *fait allumer des fours, et, lorsqu'ils sont bien chauffés, il y jette les femmes et les enfants.* Nous lui avons fait des représentations convenables. Il nous a répondu que c'était ainsi que la République voulait faire cuire son pain. D'abord, on a condamné à ce genre de mort les femmes brigandes (royalistes), et nous n'avons trop rien dit. Mais, aujourd'hui, les cris de ces misérables ont tant diverti les soldats et Turreau, qu'ils ont voulu continuer ces plaisirs. Les femelles des royalistes manquant, ils s'adressent aux épouses des patriotes. Déjà, à notre connaissance, vingt-trois ont subi cet horrible supplice, et elles n'étaient comme nous, coupables que d'adorer la nation. La veuve Pacaud, dont le mari a été tué au combat de Châtillon par les brigands (les royalistes), s'est vue, avec ses quatre *enfants, jetée dans un four.* Nous avons voulu interposer notre autorité, les soldats nous ont menacé du même sort."

Où figura cette pièce officielle? Parmi les documents qui furent remis par le conventionnel Lequinio au Comité de Salut public, le 17 avril 1794.

Autre témoignage:

Lors du procès de Carrier, un médecin nantais, le citoyen Thomas, ex-combattant des armées républicaines, fit, devant le tribunal révolutionnaire, une déposition dont j'extrais le passage que voici:

"J'ai vu *brûler vifs* des hommes, des femmes et des vieillards. J'ai vu 150 soldats maltraiter et violer des femmes, des filles de quatorze à quinze ans, les massacrer ensuite et jeter de baïonnette en baïonnette de tendres enfants, restés à côté de leurs mères étendues sur le carreau!"

Le général de division Turreau et ses brigadiers Amey, Grignon, Commaire, Le Cordellier, etc., saignent, brûlent si consciencieusement l'Ouest, depuis quatre mois vaincu et terrassé, que, le 21 avril 1796, les représentants Hentz et Francastel écrivent, des Sables-d'Olonne, au Comité de Salut public: "Vous êtes assurés que la *Vendée est un désert et qu'elle ne contient pas 12,000 personnes vivantes!*"

En dehors des champs de bataille, combien les Turcs, les Bulgares, les Serbes et les Grecs ont-ils tranché de vies humaines? 20,000? 30,000? 40,000? Quelle pauvreté! Sur trois départements de l'Ouest seulement, le contingent mortuaire atteint un demi-million! Le premier cercle de l'enfer à peine franchi, une si épaisse fourmilière d'âmes assiège le compagnon de Virgile et frappe les regards du poète que Dante s'écrie: "Je n'aurais jamais cru que la mort eût moissonné tant de monde."

Si ce grand Florentin avait pu voir le fleuve de sang que la Révolution fit couler dans l'Anjou et dans le Poitou, ce n'est ni aux Huns, ni aux Turcs, ni même aux Bulgares, qu'il eût décerné la palme des tueries, mais c'est notre République que Dante eût proclamée la première ouvrière de la Mort!

Oscar Havard.

(1) C. Boursier, *la Terreur en Anjou*, p. 203.

(2) Savary, *Guerre des Vendéens*, t. III, p. 75.

BLESSE PAR UN LION

L'autre soir, à Paris, un dompteur a été si grièvement blessé par un de ses lions que l'on ne peut encore répondre de ses jours. Un excès de courage, un rien de témérité, une seconde d'inattention et voilà le malheureux devenu le jouet de son terrible adversaire. Dans son désir un peu égoïste de plaisir, le public ne semble pas croire que les périls du dompteur soient considérables et constants. S'écrier: "Les dompteurs et les toréadors meurent tous dans leur lit," c'est peut-être se servir d'une formule piquante, mais c'est trop vite dit. Le martyrologe de la profession est là pour prouver que les risques sont toujours nombreux et nombreuses les victimes. Mme Leprince mangée, Hartmann mangé, Crockette croqué, Delmonico mutilé! Voilà une liste très inquiétante...

Il y a vingt-cinq ans environ, un dompteur du nom de Perronnet s'était installé à Bône, en Algérie, et s'était créé une spécialité qui lui avait promptement valu la renommée. Il avait choisi comme sujets des crocodiles et, dans un bassin, avait groupé soixante-dix de ces monstres. Au cours des représentations, Perronnet, botté comme un égoutier, descendait dans le réservoir, armé seulement d'une trique. Un de ses aides lui passait des lambeaux de viande saignante et encore pantelante qu'il distribuait au fur et à mesure à ses odieux pensionnaires. Un jour, ce dangereux exercice allait prendre fin, quand le dompteur, pour mieux marquer son triomphe et la docilité de ses reptiles, s'assoit sur le dos de l'un d'eux. Mais l'un des crocodiles, profitant du moment où son maître se retourne afin de prendre un morceau de viande, se précipite sur lui et le saisit par le ventre dans l'angle formidable de sa mâchoire. Malgré l'atroce douleur qu'il ressent, Perronet ne perd pas sa présence d'esprit et roue de coups le terrible animal qui ne lâche pas prise. L'aide du dompteur, accouru, frappe le crocodile avec une lourde barre de fer et ceux des spectateurs que l'angoisse et la peur n'ont pas mis en fuite viennent à la rescousse. Enfin, on peut délivrer Perronnet, vivant encore, mais dans un état désespéré. Et, peu après son entrée à l'hôpital, il meurt. Ce fait-divers poignant fit à l'époque grande impression.

* * *

Bostock, lui, est mort à Londres, l'an dernier, dans son lit. A vrai dire, il fut plutôt un barnum qu'un dompteur—et à sa manière un entrepreneur de théâtre. Il n'exhibait pas que des fauves. Il montrait des géants et des nains, des lutteurs selon le mode antique, et des professeurs de jiu-jitsu, en même temps que des bêtes féroces. C'est lui qui, le premier, est parvenu à dresser un chimpanzé. Fils d'un éleveur très riche qui a tenu en Angleterre l'un des principaux marchés d'animaux du monde, s'étant dans sa jeunesse beaucoup occupé du dressage des chevaux, Bostock était partisan des moyens coercitifs employés par la plupart des dompteurs professionnels.

Le nègre Delmonico et Pezon étaient d'une autre école. Aussi terribles que hardis, ils n'hésitaient pas à frapper leurs bêtes. C'est à coups de trident et à coups de fouet qu'ils les obligeaient à une obéissance courroucée. J'ai encore dans l'oreille le son que rendait le fer du trident de Pezon en choquant la mâchoire d'un lion récalcitrant... Est-ce à dire que le domteur était cruel? Certes non. On rappelait ici-même, il y a quelques mois, que lorsque Brutus, superbe lion de l'Atlas qui était devenu fort populaire, mourut prématurément d'un accès de neurasthénie, Pezon eut un véritable chagrin, le chagrin de l'homme qui perd un ami. Cet homme courageux fut blessé plus d'une fois, et en quelque sorte on peut dire qu'il périt au champ d'honneur, puisqu'il mourut la cravache à la main, devant ses fauves, un soir, à Montmartre.

Bidel, qui avait vu la mort souvent, et à la lettre de très près, finit paisiblement ses jours à Asnières. Il était fort attentif et, selon sa propre expression, ne livrait au hasard que ce qu'il ne pouvait pas ne pas livrer. Il était intelligent et était arrivé à posséder à fond la psychologie des grands fauves. Malgré ses connaisances et ses dons d'observateur, il ne put éviter de graves accidents. Tous les Parisiens qui ont plus de trente ans se rappellent la fameuse aventure qui faillit lui coûter la vie: en 1886, à la foire de Neuilly, son lion Sultant lui sauta à la gorge et le traîna à travers la cage. Peu après la dernière Exposition universelle, il fut à Saint-Quentin, victime d'un autre épisode tragique: Un lion lui fit une blessure si profonde que l'infortuné dompteur dut être amputé, et bientôt, sur les instances, il est vrai, de sa famille, prendre sa retraite.

Je ne crois pas que Mme Bob Walter, au temps où elle maniait la cravache, ait été sérieusement "atteinte" par un de ses pensionnaires; mais on sait que la dompteuse connue sous le nom de "La Goulue" a été plus d'une fois fort maltraitée par les fauves.

* * *

L'Anglais qui suivait dans tous ses déplacements un célèbre dompteur pour être, le jour où le dompteur serait mangé, présent à ce supplice, était un homme qui savait bien que les risques professionnels des belluaires peuvent être diminués mais non supprimés.

Sans doute, le dompteur achète ses bêtes lorsqu'elles sont très jeunes et qu'elles ont reçu un embryon d'éducation dans les ménageries de Hambourg et d'Anvers, où il va les quérir. Sans doute, son premier soin est de toujours fort bien nourrir ses précieux carnassiers. L'on m'assure même que parfois certains forains ont recours, pour amortir l'entrain inquiétant de leurs adversaires, à des moyens employés en chirurgie: anesthésiants assez puissants pour engourdir l'instinct.

Mais tout cela ne sert de rien si l'animal n'est pas vraiment dompté par le regard de l'homme, s'il ne sent pas peser sur lui une volonté beaucoup plus forte que la sienne. Qu'il n'ait plus l'impression d'être guetté et domine par ce regard, par une force capable de l'humilier et de le vaincre, alors réapparait la férocité native—et le dompteur s'effondre dans le sang.

ILLETTRES

Nous connaissons aujourd'hui quelques résultats du premier examen en 1912. Ils sont attristants.

Sur 227,068 jeunes soldats incorporés, 80,533 ont été dispensés de l'examen; 86,735, après examen, dispensés de fréquenter l'école du régiment; 50,800 suivront obligatoirement ces cours, soit 22.50 pour 100, et 7,859 ne savaient ni lire ni écrire, soit, 3.46 pour 100 du total. Si l'on considère que les 50,800 astreints à suivre les cours ont une instruction presque nulle, on estimera la proportion effrayante de ceux qui ne figurent pas au nombre des illettrés et qui pourtant n'en sont pas loin.

N'oublions pas que l'instruction est laïque, obligatoire et gratuite. Seulement, ce sont les bons maîtres qui font la bonne fréquentation de l'école. "L'école doit être avant tout nationale, et, pour être nationale, elle doit respecter la liberté morale, philosophique et religieuse de tous les Français."

C'est M. Poincaré qui le disait le 18 septembre 1911.

Demandez donc à l'instituteur *laïque* et *obligatoire* de Blajan,—celui qui dicte des horreurs à ses élèves,—s'il tient compte de toutes ces phrases... Pourtant ce drôle-là est toujours à Blajan!

Consultation médicale.

—Oui, docteur, je constate depuis quelque temps chez mon mari des incohérences étranges.

—C'est étonnant! Il n'est pourtant pas député.

médecin sérieux pouvait-il tenter une guérison en dégradant l'estomac, la suprême ressource du phtistique, par l'injection de substances corrosives, telle que la créosote, le goudron, les arséniates, etc?... Tous ces produits ne pouvaient arriver aux poumons que par la voie circulatoire, c'est-à-dire après avoir dépensé leur influence précisément dans le milieu non contaminé.

N'existait-il pas un moyen de porter directement le remède au siège même du mal? Claude Bermon pouvait recevoir et absorber des quantités de liquide considérables. Clément le savait, et pourtant, nulle part dans son service il n'avait vu faire l'application de ce principe. Pourquoi ne le tenterait-il pas tout seul, sans rien dire, sur Isidore? Si l'opération ne réussissait pas, elle n'entraînait aucune complication, c'était seulement la dernière espérance qui s'envolerait, voilà tout.

Tout de suite, le jeune interne devint très soucieux; cette idée le hantait avec des attirances de tentation. C'était dimanche, le laboratoire était désert; brusquement, il prit la résolution d'y descendre. Il trouva la porte ouverte, le garçon de salle étant, à cete heure, occupé à doner la nourriture aux bêtes d'expérience.

Aussitôt qu'il fut parti, Clément tira les verrous, et, sûr désormais que personne ne viendrait le troubler, prépara ce qui lui était nécessaire avec une rapidité et une sûreté de main digne d'un vieux professionnel. Ennemi de toute cruauté inutile, le jeune interne prit un lapin dans une des cages, et, par les vois naturelles, lui injecta dans les poumons trois centimètres cubes d'un liquide coloré en vert.

L'animal n'en parut nullement souffrir, et se remit aussitôt à manger. Pendant trois quarts d'heure, Clément se promena de long en large, supputant toutes les chances de son expérience: puis, au bout de ce temps, d'un coup net il tua l'animal, le porta sur la table d'autopsie: les lobes de ses poumons étaient entièrement *verts;* le liquide s'était doucement répandu à la surface, baignant tous les tissus sans en irriter aucun, sans provoquer la moindre contraction, sans exciter à la toux.

Cete expérience semblait répondre favorablement aux trois questions qu'il se posait:

1o L'introduction directe de la créosote ou du perchlorure dans le poumon est-elle possible?

2o Ne présente-t-elle pas de danger?

3o Est-elle efficace?

C'était assez pour ce jour-là; Clément remonta dire "au revoir" à Isidore avec un visage tellement content, que le pauvre paysan en éprouva une joie très douce. C'était l'heure où le jour baisse, l'heure mélancolique de l'hôpital, l'heure des fièvres qui redoublent, des anxiétés pour la nuit qui s'approche... Oh! ces nuits mortelles où, dans le rêve douloureux qui vous baigne de sueur, on entend les plaintes des uns, le râle d'agonie des autres!.. Justement, ce soir-là, la *boite a chocolat* (1) avait passé deux fois dans la petite salle, emportant deux phtisiques en bas, à la chambre des morts et à la dissection. Isidore l'avait vue, et l'effet avait été tel chez lui, que l'arrivée de Clément et sa figure rayonnante ne furent pas de trop pour chasser les visions macabres que ce souvenir éveillait en lui...

(1) Surnom donné à la boite en *brun*, dans laquelle on descend les décédés à la salle mortuaire.

—Le 17 est mort et le 3 aussi: et, tous les deux... c'était de la poitrine!...

—De la poitrine... de la poitrine, répéta Clément, mais ce n'est pas ton cas, mon pauvre ami; leurs parents à eux étaient poitrinaires, tandis que le père Jupinet vivra cent ans; et toi, tu as le sang de Jupinet dans les veines. Et puis, eux avaient fait une noce à tout casser, tandis que toi, mon brave Isidore, tu as toujours été sage comme un bon chrétien de Noyonnais; tu vois bien qu'il n'y a pas de comparaison, sans compter qu'on te soigne comme une petite demoiselle!...

Et, très habilement, l'interne amena la conversation sur un terrain un peu moins désolé.

Pourtant, cete nuit-là, Isidore dormait mal: il rêva de Noyon, de la ferme de Jupinet; il ne pouvait plus tenir les deux bras de la charrue, et le cousin Jacques lui prenait les champs en bordure de la route qui conduit à Larbroye. Puis il s'éveilla brusquement au passage de la ronde de nuit, et la Soeur Imeldine, avec sa pâle et mélancolique figure, avec ses yeux qui regardaient sans laisser rien deviner des pensées intimes de l'âme, lui fit l'effet d'une apparition d'outre-tombe.

La Soeur, très doucement, s'approcha de lui, et plaçant sa main fraîche sur le front brûlant du paysan, elle se calma, lui mit un oreiller en plus et reborda son lit; puis, reprenant son falot, elle continua sa visite silencieuse.

A son passage, et malgré les précautions qu'elle prenait, des malades subitement réveillés se dressaient sur leur séant, les yeux pleins d'épouvante; d'autres se retournaient douloureusement sur leur sommier, épuisés par une insomnie que nul remède ne pouvait combattre; on devinait, dans l'ombre, la torture de tous les organes, les angoisses de toutes les âmes, les impatiences de tous les instants. Quelquefois, devant un lit trop calme, la Soeur levait son falot, et à sa lueur distinguait des yeux éteints, vitreux, chavirés en arrière sous des paupières à demi refermées, des yeux qui ne reparderaient jamais plus ici-bas. Les âmes s'en étaient allées subitement vers Dieu, dans une convulsion poignante et silencieuse qu'aucun n'avait vue, et la mort avait refroidi le cadavre sans que personne ne fût là, auprès du malheureux, pour lui donner la poignée de main d'adieu avant l'épouvantable voyage.

La Soeur Imeldine relevait alors le drap, après avoir croisé les mains déjà raidies du trépassé: puis, à genoux au pied du lit, elle priait, la première, pour le défunt, le Dieu des pauvres et des malheureux. Habituée à ce spectacle, elle finissait lentement sa tournée, inscrivait sur le régistre: *Rien à signaler, le c est. décédé*, et s'en allait au pied du crucifix faire sa prière du matin ou du soir, suivant l'heure.

Mais Isidore, lui, ne s'habituait pas à ce spectacle. Jamais il n'avait vu souffrir, et ce n'était pas ainsi qu'on mourait à la campagne: toutes ces visions de la douleur humaine, sous toutes ses formes, l'impressionaient, lui mettaient au coeur l'ardent, l'impérieux désir de quiter l'hôpital, et le plus tôt possible. Il avait beau se trouver dans une chambre spéciale, isolée des deux grandes salles qui l'entouraient, il voyait les allées et venues des infirmiers; et, quand la porte était ouverte, son regard distinguait la longue file de lits dans lesquels se prolongeait, sans grand espoir, l'attente énervée de la guérison.

Le lendemain et les jours suivants, Clément arriva à l'hôpital avant l'heure, et employa son temps au laboratoire à varier ses expériences; puis, deux ou trois fois, il essaya sur Isidore le projet d'une nouvelle canule pouvant, par un mouvement de bascule de bas en haut, dépasser les premiers anneaux de la trachée. Quand le modèle de cet appareil fut définitivement arrêté dans son esprit, il se rendit chez le meilleur fabricant et en fit la commande.

Ce jour-là, M. Valmont reçut à Noyon une longue lette de Clément plus affectueuse que les autres: le jeune homme lui racontait la douloureuse odyssée d'Isidore, comment il avait échoué, malgré une conduite exemplaire et un courage remarquable, dans un commissariat de police et à l'hôpital; il lui disait que le paysan était perdu, qu'il tentait pour le sauver une expérience, toute nouvelle, découverte par lui; mais le malade était tellement épuisé que, malgré l'ingéniosité de l'idée, Isidore était probablement trop déprimer pour en bénéficier. Au surplus, jour par jour, il le tiendrait au courant de la situation, de manière à pouvoir préparer le pauvre Jupinet à l'épouvantable nouvelle de la mort de son enfant.

M. Valmont répondit le jour même, et dit à Clément combien il était touché de l'intérêt si particulier qu'il portait à un ancien serviteur de sa famille. Isidore n'avait, pour ainsi dire, donné aucun signe de vie à Noyon depuis son départ, et Jupinet le croyait encore dans l'usine à gaz de Clichy, et en parfaite santé.

Le fameux Nanglart n'était pas venu à la rencontre du jeune paysan, à la gare du Nord, pour la bonne raison qu'il était sous les verrous de Mazas, à la suite d'une vilaine affaire de courses. On avait même demandé des renseignements à son sujet à la mairie de Noyon. Mme Valmont, Blanche et Got se portaient toutes fort bien, et l'abbé Hans suivait avec beaucoup d'intérêt les efforts faits par Clément pour s'élever au-dessus des difficultés d'une situation qu'il avait pourtant volontairement créée.

Après cette lettre en vint une autre, et, peu à peu, la correspondance s'établit, devint presque journalière. C'étaient de vrais bulletins de santé que Clément envoyait au pays. Got y répondait souvent, parlant de tout, ayant son idée, rattachant petit à petit, les fils brisés, renouant les affections interrompues, avec cet art suprême de la femme, tellement inné en son âme, qu'elle ne s'en rend pas toujours compte elle-même.

Le vieux Jupinet ne tenait plus à Noyon; il voulait revoir son fils à tout prix:

—Ah! s'il était resté chez nous, tout cela ne serait pas arrivé!...

C'était sa phrase à lui, Jupinet, celle qu'il répétait cinquante fois par jour à tous ceux qui demandaient des nouvelles de son gars.

Pourtant, les lettres arrivèrent meilleures. Clément écrivit à M. Valmont qu'il avait essayé une première fois son appareil sur Isidore; il n'avait pas poussé l'expérience à bout, car il avait remarqué qu'il manquait un petit miroir laryngien, pour lui donner pendant l'opération, l'image de la glotte et de l'épiglotte; ce détail était important pour débuter dans le maniement d'un instrument tout nouveau et opérant dans des régions particulièrement sensibles.

(A suivre)

LA COLONISATIO N AU MANITOBA

Intéressante lettre de Mgr. Langevin. Un appel de M. Le curé Bouillon, Missionnaire-Colonisateur.

LETTRE DE MGR LANGEVIN

Saint-Boniface, Manitoba,
20 août 1913.

Monsieur l'abbé J. Georges Bouillon, curé d'Elie, missionnaire colonisateur.

Cher Monsieur le Curé,

Vous n'ignorez pas l'importance de la double mission qui vous est confiée par notre gouvernement canadien et par votre archevêque et qui est d'amener des Etats-Unis et de Québec des colons catholiques au Manitoba.

S'il est dans l'ordre que nos hommes d'Etat veillent au choix judicieux des immigrants venus d'Europe ou d'ailleurs afin qu'ils ne deviennent pas une menace pour le bon ordre ou même pour le drapeau britannique dans l'ouest il est aussi de notre devoir de fortifier l'élément catholique qui sera toujours une force pour l'autorité et pour les institutions britanniques dont tous les Canadiens sont si justement fiers.

Il ne s'agit pas évidemment pour nous de détacher de la province de Québec et des groupes canadiens-français des Etats-Unis des familles florisantes qui vivent heureuses et contentes; cette oeuvre ne serait ni sage ni patriotique. Mais il y a des jeunes gens appartenant à des familles nombreuses qui ont la passion de la terre et qui ne peuvent plus facilement vivre sur leur terre. Que la majeure partie de ces colons si désirables aillent peupler des terres nouvelles dans Québec et dans Ontario, cela vaudra bien mieux que d'aller se perdre dans des groupes isolés de la grande république voisine. Cependant, il est certain que beaucoup de nos compatriotes redoutent la forêt vierge et que les prairies fertiles de l'Ouest si faciles à cultiver seraient un vrai Klondyke pour eux.

Il y a encore des lots gratuits ou homesteads de 160 acres à acquérir pour la somme insignifiante de dix piastres d'entrée, et vous connaissez maintes paroisses bien organisées avec leur curé, leurs écoles dirigées souvent par des Frères ou des religieuses, où des terres fertiles peuvent être achetées à de très bonnes conditions.

Il est incontestable qui si la bonne province de Québec avait eu cette noble ambition d'expansion qui est le propre des races fortes et qui songent à l'avenir, elle aurait dirigé vers nos vastes prairies un bon nombre de ses enfants; mais s'il est tard, il n'est cependant pas trop tard.

Le clergé canadien sait très bien que nous avons partout dans l'Ouest l'organisation paroissiale pour toutes les nationalités et que nos compatriotes sont tout particulièrement aptes à comprendre et à l'aider puisqu'ils y ont été accoutumés dès l'enfance et qu'ils gardent un si doux souvenir du clocher natal et du prêtre vénéré et aimé qui a été le guide de son enfance. Nous pouvons leur donner l'assurance que les nôtres au Manitoba conservent fidèlement le double héritage sacré de leur foi et de leur langue.

Nous avons beaucoup reçu de la chère province de Québec, elle nous a envoyé des apôtres illustres du clergé séculier et régulier, des religieuses en très grand nombre pour nos oeuvres de charité et d'éducation si prospères, grâce a leur abnégation; elle a toujours donné généreusement aux missionnaires de l'Ouest, évêques et prêtres, qui lui tendaient la main, imitant la douce France notre bien-aimée patrie d'origine; elle a envoyé partout des ornements sacrés, des ciboires et des calices qui chantent le "Te Deum" sans fin de la bénédiction et de la reconnaissance. Il n'y a qu'un élément dont la province de Québec a été plutôt avare, c'est le colon et pourtant la plupart de ceux que nous possédons dans cinquante-deux paroisses du Manitoba viennent de cette Mère-Patrie, de la Nouvelle-France!

Quelle ne serait pas notre influence si, selon la recommandation des vénérables évêques de Québec dans une lettre collective dont j'oublie la date, chaque paroisse de campagne nous avait envoyé chaque année deux ou trois familles décidées à quitter le Canada. Mais encore une fois, il est toujours temps de faire le bien, et les prêtres qui renouvellent chaque matin leur jeunesse au pied de l'autel ne vieillisent point, plaidez donc auprès d'eux, auprès des chers nôtres la grande cause du règne de Jésus-Christ dans l'Ouest Canadien. Ce sera le moyen le plus efficace de conserver ou de reconquérir des droits sacrés.

Dans l'espoir que vous réussirez dans votre mission si importante à ce moment décisif dans notre histoire, je vous bénis cordialement et je vous souhaite plein succès dans la charité et la paix.

(Signé), *Adélard, o.m.i.*,
Archevêque de Saint-Boniface.

* * *

L'APPEL DE M. L'ABBE BOUILLON

Les découvreurs de l'Ouest canadien venaient de la Province de Québec. Les premiers missionnaires qui portèrent la religion dans l'Ouest venaient aussi de cette province. La province de Québec a fourni à l'Ouest ses premiers évêques. Plus tard elle mit à sa disposition, sans compter, toute une armée de prêtres réguliers et séculiers. Encore aujourd'hui, c'est elle qui est la principale source de recrutement du clergé catholique de l'Ouest; elle aussi qui pourvoit d'ornements nos églises pauvres et qui nous aide à soutenir dans les colonies nouvelles, les oeuvres paroissiales indispensables. Tant de générosité nous autorise à nous tourner encore une fois vers elle, mais pour lui demander cette fois une aide d'une autre sorte.

Si nous n'étions pas nous-mêmes des enfants de la province de Québec nous serions tentés de lui reprocher d'avoir si peu favorisé, d'avoir même, dans certaine mesure, entravé l'émigration canadienne vers l'Ouest. Puisque tout le monde, aujourd'hui, semble reconnaître que cette attitude fut une erreur, on ne sera pas surpris qu'au nom des intérêts religieux, comme au nom des intérêts politiques et matériels les plus respectables, nous adjurions nos compatriotes de seconder le mouvement d'émigration qu'avec la haute approbation du patriote Mgr Langevin nous tentons en ce moment dans la province de Québec, et de diriger vers nos jeunes colonies le trop plein de population qui se dirige encore vers les villes du Canada ou des Etats-Unis. Et l'on trouvera de même assez naturel que ce soit au Manitoba—c'est-à-dire à celle des provinces de l'Ouest où l'influence française fut la moins profonde,—que nous cherchions d'abord à intéresser nos compatriotes du "vieux pays".

Au Manitoba comme ailleurs la situation de l'Eglise catholique dépend de l'organisation paroissiale. L'organisation paroissiale, bonne partout, s'améliore constamment, grâce au zèle inlassable et éclairé de Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface.

Privés d'une partie de nos droits PAR LA LOI, nous avons EN FAIT reconquis par l'union les moyens de faire instruire nos enfants suivant notre conscience: dans la plupart des paroisses, nous avons des écoles catholiques dirigées par des religieux ou des religieuses, mais nous serions encore plus forts si l'émigration catholique était plus considérable.

Notre organisation n'est pas moins bonne au point de vue de la langue. Jamais le français ne disparaîtra de l'Ouest canadien. Partout où des Canadiens se sont groupés autour d'un clocher, ils ont un curé de langue française et des écoles françaises. IL N'Y A PAS D'EXCEPTION: toutes les paroisses canadiennes ont des curés canadiens. La seule question qui se pose pour nous, est d'augmenter le nombre des groupes paroissiaux, de manière à accroître l'influence de notre race dans les conseils de la province. Et qui ne voit que cet accroissement d'influence tournera à l'avantage de la race tout entière? Le temps est fini où le Canada français se bornait à la Province de Québec. Il y a, dans les autres provinces, trente ou quarante comtés partiellement français, dont l'appui est déjà précieux pour la Province de Québec dans les affaires fédérales; s'il y en avait davantage, les hommes de tous partis qui ne demandent qu'à rendre justice à notre race hésiteraient moins à combattre ouvertement les francophobes. Que chaque paroisse de la vieille Province nous envoie deux ou trois familles, et nous serons bientôt sinon maîtres de la situation, du moins en état de faire respecter nos droits.

Et que dire maintenant des raisons économiques? Ici je suis comme tous ceux qui ont vécu quelque temps dans l'Ouest, ou qui seulement l'ont vu: je ne comprends pas qu'on puisse différer d'avis. Commen a-t-on pu laisser partir tant de nos compatriotes pour les travaux déprimants des villes, quand il aurait été si facile de les orienter vers l'Ouest, où ils auraient trouvé en si peu de temps richesse et bien-être? Chaque millier de dollars qu'un vaillant colon canadien-français gagnera dans l'Ouest sera autant d'ajouté à la richesse globale de la race. A ce point de vue, les cent mille Canadiens-français de l'Ouest ont plus fait pour la richesse de leur race que le million et demi de Canadiens émigrés aux Etats-Unis: ils n'étaient pas meilleurs, ils n'ont probablement pas travaillé davantage, mais leur énergie a trouvé dans l'Ouest un champ plus propice.

Il reste encore dans le Manitoba de très belles terres à acquérir à des prix raisonnables, les unes détenues par des spéculateurs, les autres déjà mises en valeur par des colons étrangers dans des régions canadiennes-françaises. Mais le prix en augmente rapidement, et dans quelques années il ne sera plus possible à nos compatriotes de songer à aller s'établir dans l'Ouest.

Il est juste de faire observer que si les prix ont augmenté, les facilités d'établissement sont aussi meilleures. Il ne faut pas chercher à atténuer les fautes commises dans le passé par certains agents d'émigration: en maintes circonstances on a entraîné nos compatriotes en fardant les choses, et, une fois là, on ne s'est plus occupé d'eux et on ne leur a pas donné ce qu'on leur avait promis. Ces erreurs ne se répèteront pas; les groupes canadiens-français de l'Ouest ont eux-mêmes et dans leur propre intérêt autant que pour le bien de leurs propres compatriotes de la Province de Québec et des Etats-Unis, pris des mesures pour qu'elles ne se répètent pas. Le mouvement que nous entreprenons aujourd'hui repose sur des bases solides. Après avoir étudié dans des congrès les meilelurs moyens à prendre pour favoriser la venue de nos compatriotes dans le Manitoba, nous avons établi à Winnipeg un comité central, et dans chaque paroisse un comité local présidé par le curé. Le comité central, en rapports constants avec les comités locaux, communique à un bureau installé à Montréal, et dont je suis l'humble représentant, les renseignements qu'il tient de cette source. On peut donc, en s'adressant à moi, savoir immédiatement dans quelle partie du Manitoba un colon canadien-français a intérêt à aller s'établir. Dès qu'un compatriote me manifestera le désir d'émigrer au Manitoba, je m'empresserai de répondre clairement et nettement à toutes ses questions; et si je vois que, pour une raison ou pour une autre, il vaut mieux pour lui de ne pas aller dans l'Ouest, je n'hésiterai pas à le lui dire. Mais dès maintenant l'on peut prendre ceci pour acquis, que l'on trouvera au Manitoba des écoles catholiques et, au besoin, françaises; des villages où le colon peut se procurer tout le nécessaire, des chemins de fer qui relient entre eux tous les centres et sillonnent la province en tous sens.

Le Manitoba, chers compatriotes, vous paraîtra une autre province de Québec, sauf que les terres y sont d'une richesse incomparable. Je puis dire avec vérité et sans crainte d'être démenti qu'il n'y a pas un pays au monde, pas même une autre province au Canada, où le sol soit si riche. Pas besoin de défricher. Pas besoin non plus d'enlever les roches: il n'y en a pas. Dans certaines régions du Nord et de l'Est il y a du bois et de la "prairie", mais même là le défrichement est très facile.

Il y a encore un très grand nombre de biens de famille ("homesteads") de 160 acres, pour $10. Ces terrains ne peuvent évidemment se trouver près des vieux centres, mais il y en a encore, et beaucoup, à proximité de cantons où les Canadiens-français sont en assez grand nombre, et qui, dans certains cas, ont déjà chapelle et curé. De même ce n'est pas dans le voisinage immédiat ou même prochain des chemins de fer que se trouvent ces terrains, mais l'expérience constante du passé est là pour prouver où il y a des colons le chemin de fer ne tarde pas à arriver.

Ceux qui n'ont pas les moyens d'acheter une ferme devront prendren un bien de famille, ou "homestead", surtout s'ils ont des fils capables de leur aider à gagner sur place les quelques centaines de piastres nécessaires à la construction d'une maisonnette et d'une écurie et à l'achat du premier matériel.

Le prix des fermes est de $20 à $35 de l'acre, soit, pour un quart de section, c'est-à-dire 160 acres, $3,000 à $4,000.

Ceci s'entend des meilleures terres du pays. Il y a à certains endroits des terrains sablonneux qui se vendent moins cher, et qui n'en sont pas moins excellents pour l'élevage du bétail, l'industrie laitière, etc., on peut les acheter pour $10 de l'acre, plus ou moins, avec des conditions de paiement faciles. On trouvera sur ces terres des compatriotes qui y ont fait fortune, comme je serai heureux de les faire constater à ceux qui le voudront.

Toute demande de renseignement devra être adressée à moi d'aboird. Je vous dirai alors ce que vous avez à faire, soit pour obtenir un bien de famille, soit pour acheter une ferme. Je vous mettrai en communication avec le comité de Winnipeg et les comités locaux, et ceux-ci seront heureux de vous guider dans votre choix. A part ces comités,—dont la fonction est de vous aider—il y a des sociétés établis dans le but d'acquérir des terrains pour les colons canadiens-français, ainsi que des compagnies d'immeubles en tout ou en partie françaises, qui ont, dans tout le pays, des terrains à vendre, généralement à des prix avantageux, et toujours à des conditions de paiement faciles. Je vous renseignerai sur tout, et dès que je pourrai compter sur un certain nombre de colons, je les grouperai et les conduirai moi même, et je resterai avec eux jusqu'à ce qu'ils aient trouvé le terrain qui leur convienne.

Les colons venant des Etats-Unis n'oublieront pas de demander à l'agent du chemin de fer, au point de départ, un certificat de provenance: ce certificat leur donnera droit à des conditions spéciales de transport sur les lignes canadiennes, pour eux-mêmes et pour leurs bagages, et leur épargnera par conséquent beaucoup d'argent.

Dans un prochain article je parlerai des cultures mixtes, de l'élevage des animaux et de l'industrie laitière. Je parlerai aussi de l'excellence du marché pour tous les produits de la ferme. Il n'y a pas, dans le monde entier, de marché où le prix des produits soit plus élevé qu'au Manitoba. N'oublions pas que la capitale, Winnipeg, qui est aussi la grande capitale de l'Ouest, a une population de 200,000 habitants et que cette population augmente tous les jours avec une rapidité étonnante.

Outre des agriculteurs, il nous faut aussi des ouvriers de toute catégorie, de tout métier. A Transcona, à six milles de Winnipeg, la compagnie G. T. P. a établi ses usines, qui seront les plus grandes du monde, et où des milliers d'habitants et de journaliers trouveront du travail. Transcona est déjà une ville de plusieurs miliers d'habitants et a une paroisse catholique en formation. Ceux qui ont quelque expérience dans les usines de ce genre et qui voudraient améliorer leur sort pourront s'adresser à moi: j'essaierai de leur obtenir du travail à Transcona. Dans les campagnes, nous avons besoin de boulangers, de forgerons, de pharmaciens.

MM. les Curés de la Province de Québec qui connaissent de leurs paroissiens qui, pour une raison ou pour une autre, veulent émigrer aux Etats-Unis, pourront, en me communiquant leurs noms, rendre un service réel à la race canadienne-française et au pays tout entier.

Obligé de voyager continuellement au Canada et aux Etats-Unis, il se peut que je ne puisse pas toujours répondre immédiatement; mais on peut être assuré de toujours recevoir une réponse.

On est prié de retenir mon adresse, c'est:

J. Georges BOUILLON, ptre. Curé d'Elie, Missionnaire colonisateur, Montréal, rue Saint-toine, 306.

P. S.—Les personnes qui ont l'intention de s'établir au Manitoba, ou qui, sans avoir cette intention, voudraient néanmoins aller voir le pays, pourront prendre part à une excursion qui aura lieu le 7 octobre et que je conduirai moi-même à Winnipeg. Généralement, à cette date, le temps est encore superbe, et il est facile, en parcourant les vastes plaines du Manitoba, de se rendre compte de la qualité du sol. Vous tous qui avez des parents, des amis au Manitoba, et qui ne savez pas encore que cette province privilégiée du Canada est une véritable Terre Promise, ne manquez pas ce voyage: il comptera dans votre existence. Prix de passage, $35.00.

J. G. B.

LE CLAIRON

Les Canadiens-Français du sud est de l'Ontario ont maintenant un organe.

Windsor, Ont., 26.—Le premier numéro du *Clairon*, organe des Canadiens-français du Sud-Est de l'Ontario, est paru hier. Il est de belle tenue typographique et très vivant. Il se consacrera tout entier à la défense de la cause catholique et française dans Ontario. C'est un nouveau combattant qui s'ajoute à la liste des autres.

Voici son article programme:

POURQUOI?...

C'est bien un peu de la faute de la Providence s'il y a en Ontario 250,000 Canadiens-Français. Elle les a poussés ici, et plus loin encore, et personne ne sait où ils n'iront pas.

Dieu leur a donné en héritage la foi catholique et le meilleur agent de sa conservation: le verbe français. On n'a pas le droit de troquer ou de rejeter ce qui vient de si haut. Le devoir s'impose impérieux de garder dans le coeur de la jeune génération la foi ancestrale et sur ses lèvres la langue reine.

Nos aïeux, issus de la nation évangélisatrice par excellence, ont découvert ce pays. Avec leurs missionnaires, ils le coururent en tous sens. Ils ont fondé presque toutes nos villes et tous nos villages. Ils ont arraché au sol vierge ses richesses forestières, agricoles et minières. Bien avant que les puritains de Plymouth eussent vu la rivière Connecticut, ils sillonnèrent les grands lacs et pénétrèrent dans le centre de l'Amérique septentrionale. Le premier Orangiste était au maillot quand plusieurs Français vinrent s'établir sur les bords de la rivière Détroit.

Dans le sud-ouest de l'Ontario, comme en Québec et en Acadie, comme sur les rives de la Saskatchewan et de la rivière des Français, nous sommes les premiers occupants. Les gens d'esprit sérieux supportent bien notre voisinage; les autres, que notre présence semble gêner, doivent se résigner à nous voir demeurer sur cette terre malgré tout. Nous y sommes pour y rester. A ceux qui en doutent nous n'avons qu'à rappeler notre histoire. Là où passa le feu de la persécution n'avons-nous pas vu renaître des cendres fécondes des groupes plus nombreux et plus forts qu'auparavant?

La raison et les faits prouvent que la langue française est la sauvegarde de la foi catholique chez nos compatriotes. Nous voulons travailler à la survivance de l'une et de l'autre, et nous y dévouons pour toujours nos faibles ressources d'esprit et de coeur. Nous ne sommes qu'une poussière de cette race immortelle dont le front est couronné de toutes les gloires, mais nous savons qu'elle apprécie les efforts de ses modestes enfants; et dût-elle ne pas les reconnaître, l'enfant n'en gardera pas moins le respect pour sa mère, songeant qu'il fait trop peu pour elle quand des frères l'honorent plus que lui.

La fondation du "Clairon" répond aux voeux de tous nos compatriotes de cette région. Sa mission, car les journaux ont aussi une vocation, trop souvent manquée, est tout indiquée. Français dans une province anglaise, catholiques dans une province protestante, nous devons combattre tous les jours pour conserver la langue et la foi de nos mères. Le "Clairon" commencera par le combat hebdomadaire, en attendant la prospérité qui lui permettra le combat quotidien.

Ch.-Ed. Lavergne.

RENARDS

L'élevage des renards au Manitoba.

Saint-Louis, 26.—Les expériences d'élevage du renard faits depuis deux ans ici donnent d'excellents résultats. C'est la naissance d'une nouvelle industrie au Manitoba, industrie qui a rapporté des centaines de mille piastres à des éleveurs de l'Ile du Prince-Edouard et qui rapporte d'excellents profits aux éleveurs de la province de Québec. Ici, à Saint-Louis, 35 milles au nord de Winnipeg, les expériences ont été faites avec une trentaine de renards rouges, etc., croisés, et ont prouvé que le climat sec et froid de notre province est des plus propice à cette industrie. Les renards sont prolifiques et aucune maladie ne semble devoir les atteindre.

Une compagnie est en formation. Des actions seront bientôt mises sur le marché afin de constituer un capital suffisant à assurer le succès de cette entreprise qui promet d'être très rénumératrice.

AU CANADA

L'ELECTION DE CHETEAUGUAY

L'émission du bref de l'élection partielle fédérale de Châteauguay fixant l'élection au 11 octobre et la mise en nomination ont 4 crée une activité nouvelle dans les cercles politiques où la lutte s'organise sans délai dans les deux camps avec un entrain qui indique qu'il se fera une campagne acharnée, si elle doit être de courte durée.

L'élection est nécessaire comme on le sait par la mort de M. James Pollock Brown, l'un des plus vieux députés aux Communes qui représentait le comté depuis 1891.

La convention conservatrice pour le choix du candidat ministériel aura lieu jeudi. Il est à peu près certain que son choix se fixera sur M. James Morris, qui n'a été défait que par une quarantaine de voix de majorité aux élections générales de 1911.

Le candidat libéral sera, dit-on, le fils aîné du député défunt. Si celui-ci est candidat et sort victorieux, on verra se continuer le fait unique au Canada que depuis la Confédération la représentation de Châteauguay a appartenu à deux familles, les Holton et J. P. Brown, qui en ont été les représentants depuis 1867. Feu Luther Holton fut alors élu et représenta le comté pendant 13 ans. Il eut pour successeur son fils, Edward Holton, qui fut élu à l'élection partielle de 1880 et conserva le comté jusqu'en 1891 alors que M. Brown le remplaça. Ces majorités de M. Brown dans le comté ont été comme suit: 1891, 98; 1896, 70; 1900, 420; 1904, 46; 1908, 305; 1911, 40.

Aux dernières élections générales, M. Brown obtint 1,281 votes et son adversaire, M. Morris, 1,241. Depuis un quart de siècle, sauf en 1900 et en 1908, le résultat a été très contesté et on s'attend à ce qu'il en soit ainsi dans la présente élection partielle. Avec ses mérites personnels, M. Brown aura l'appui d'un très grand nombre d'amis de sa famille tandis que M. Morris jouit dans le comté d'une belle réputation parmi ceux qui l'ont supporté dans le passé.

M. MORRIS CHOISI

Sainte-Martine, 25. — James Morris a été choisi à l'unanimité candidat conservateur à l'élection de Châteauguay à 2.30 heures cet après-midi.

L'ELECTION DE MIDDLESEX-EST

Ottawa, 25.—La nomination pour l'élection de Middlesex-Est, aura lieu le 14 octobre et la votation le 21.

LA RECOLTE DES PATATES DANS ONTARIO

Ottawa, 25.—Au département de l'Agriculture, à Ottawa, on a été informé par le ministère de l'Agriculture à Toronto, que la récolte des patates dans la province d'Ontario est évaluée à dix millions de dollars. Il sera donc inutile de faire venir cette année des patates de la province de Québec ou du Nouveau-Brunswick.

SENSATION A SHERBROOKE

Sherbrooke, 25.—Toute une sensation vient d'être créée chez nos militaires à la nouvelle que les officiers du 54ème régiment avaient décidé de donner leur démission en bloc.

Le gouvernement leur avait, paraît-il, promis de leur donner un manège, et le défaut d'accomplir cette promesse serait la cause de leur décision.

Le 54e régiment de Sherbrooke, composé entièrement de Canadiens-français, compte un effectif de 498 hommes, officiers et soldats. C'est le régiment le plus nombreux de la province. Il compte, parmi son état-major, plusieurs jeunes gens les mieux connus de la Société française de Sherbrooke.

CANDIDAT LIBERAL

Sainte-Martine, 29. — —L'honorable Sydney Fisher, ex-ministre de l'agriculture dans le cabinet Laurier, a été choisi comme candidat libéral dans le comté de Châteauguay.

HUIT ENFANTS PERISSENT AU MILIEU DES FLAMMES

Québec, 26.—Une épouvantable hécatombe vient de jeter la désolation dans Saint-Sauveur, anéantissant complètement une brave famille de cet endroit, celle de M. Ulric Trudel, menuisier, demeurant au No 482 rue Saint-François. De cette famille qui se composait du père, de la mère et de dix enfants, il ne reste plus que le père et la mère, et encore on ne saurait dire au moment que paraîtrons ces lignes, si la mère et un enfant n'auront pas succombé à leurs blessures.

Les morts sont: Yvonne Trudel, âgée de 13 ans; Lucienne Trudel, âgée de 12 ans; Alice Trudel, âgée de 9 ans; Jules Trudel, âgée de 8 ans; Charles Trudel, âgé de 7 ans; Thérèse Trudel, âgée de 5 ans; Jean-Paul Trudel, âgé de 2 ans; Alphonse Trudel, âgé de 4 mois.

Six cadavres seulement ont été retrouvés jusqu'ici. Que sont devenus les autres, on ne le sait pas encore. Se sont-ils sauvés sans qu'on les ait aperçus et errent-ils quelque part? La chose est possible, mais peu probable. Selon toute probabilité, ces deux pauvres petits doivent être sous les décombres. Il était environ onze heures et cinquante-cinq hier soir, lorsque une alarme sonnée à la boîte 92, appela les pompiers à la maison de M. Ulric Trudel, rue Saint-François, qui, à leur arrivée, était toute en flammes. Une deuxième, puis une troisième alarme furent immédiatement sonnées et toute la brigade des pompiers accourut sur les lieux.

Quand les pompiers arrivèrent, ils aperçurent Mme Trudel appelant au secours. Une échelle fut posée et M. Trudel, qui se trouvait au bas, y monta et en descendit sa femme. Tous les efforts des pompiers pour sauver les autres enfants furent inutiles.

Un enfant de M. Trudel, âgé de quatorze ans, l'aîné de la famille, apparut à une fenêtre et, sans hésiter, se jeta en bas dans les bras de Johnny Turner et de J. Beauregard. Malheureusement la chute était trop forte et le malheureux enfant se frappa violemment la tête contre l'asphalte. On le releva inanimé et on le transporta à l'Hôtel-Dieu où son état est considéré comme très critique. Il est brûlé à la figure, aux bras et à un côté. Il a aussi de graves lésions à la tête.

Mme Trudel fut aussi transportée à l'Hôtel-Dieu par l'ambulance. Elle a de très graves brûlures au cou, aux mains et aux pieds. Les Drs Odilon Leclerc et Arthur Leclerc, leur ont donné les premiers soins.

Quant à M. Trudel, il a été brûlé au cou et aux mains, mais ses brûlures ne sont pas graves. Il a reçu l'hospitalité dans une maison voisine.

Les pompiers travaillèrent avec ardeur pour éteindre le feu, mais ce n'est que vers trois heures que l'incendie cessa, après avoir consumé toute la maison et avoir aussi fort endommagé la maison voisine.

La maison de M. Trudel aussi occupée par d'autres familles, celle de Mme Vve J.-L. Thibaudeau, de M. Léon Proteau, cocher, et de M. Charles Henri Boutet, comptable. Les logements occupés par ces familles ont tous été dévastés par le feu.

La maison voisine du côté ouest, occupée par Pierre L'Heureux, commis marchand, et Jules L'Heureux, commis, a été fort endommagée par le feu et par l'eau.

Vers trois heures, le fourgon de la morgue est arrivé et plusieurs employés de M. Hubert Moisan, entrepreneur de pompes funèbres, se sont mis à chercher dans les décombres, les cadavres des victimes. On ne parvint à en trouver que six. Il y en avait trois dans la chambre d'en arrière, où couchaient les filles, et trois autres dans la chambre d'en avant où couchaient M. et Mme Trudel, avec trois garçons, Alphonse, le bébé, Jean-Paul, âgé de 2 ans, et Charles, âgé de sept ans.

Les cadavres ont été retrouvés rôtis, mais non brisés. Ils étaient tous dans la position d'enfants qui dorment. Les pauvres petits ne paraissent pas avoir fait d'efforts pour se sauver. Ils doivent avoir été asphyxiés en dormant. Il est impossible de les reconnaître par les traits de la figure, non plus que par leurs vêtements, car ils portaient tous des chemises de nuit semblables. On peut cependant en reconnaître quelques-uns par les dimensions des corps. C'est ainsi qu'on peut reconnaître le corps du petit bébé de sept mois, Alphonse, et de l'aînée des filles, Yvonne, âgée de 13 ans.

Il est presque impossible de reconnaître les autres. A part Antonio qui est à l'Hôtel-Dieu, il ne reste des enfants de M. Trudel que la petite Marguerite, que M. Trudel a pu sauver quand il a aperçu le feu. Les autres ont péri. Plusieurs personnes sont sous l'impression qu'il y en a deux autres de sauvés, parce qu'on n'a pas retrouvé les cadavres, mais la chose n'est pas plausible. Leurs cadavres seront sans doute retrouvés quand on déblaiera les décombres.

Les six cadavres trouvés ont été placés dans deux tombes à la morgue où, durent toute la journée, une foule terrifiée est allée les voir.

M. Ulric Trudel fait peine à voir. Il ne peut dire une phrase sans éclater en sanglots en appelant ses pauvres enfants chacun par leur nom. Il raconte péniblement que toute la famille s'était couchée vers dix heures, après qu'on eût récité le chapelet en famille, comme de coutume. Vers minuit, il fut éveillé par des flammes qui venaient d'en arrière. Il se mit à crier: "Levez-vous vite, tout le monde. Le feu est à la maison."

Il put atteindre une fillette au hasard sans savoir laquelle, et il la traîna dans l'escalier jusque dans la rue, puis il remonta pour aller en chercher d'autres, mais il en fut empêché par les flammes qui remplissaient l'escalier.

Ce n'est que longtemps après l'incendie qu'il apprit que la seule enfant qu'il ait sauvée était Marguerite.

"J'ai tout perdu, dit-il, ma famille et mes biens. Pouvez-vous concevoir un malheur semblable?"

Et M. Trudel se lamente, s'informant de l'état de sa femme et de son fils Antonio. Il croyait que son neveu Petitclerc, qui logeait avec lui, avait péri avec ses enfants, et il a été heureux de le revoir sain et sauf.

M. Trudel avait $2,500 d'assurances sur sa maison et celle-ci valait $6,500. Les autres locataires avaient quelques assurances sur leurs ménages.

Mme Trudel, qui est dans un état très critique à l'Hôtel-Dieu, est âgée de 35 ans. Son nom de fille est Adéline Mailloux. Elle jouissait d'une excellente santé ainsi que tous ses dix enfants. Quand son mari mari vint la chercher à sa fenêtre, au moyen d'une échelle de pompier, elle avait fait le sacrifice de sa vie, jugeant que tout était fini et préférant même mourir, puisqu'elle ne pouvait rien faire pour sauver ses enfants. Elle avait recommandé son âme à Dieu et elle avait même retourné dans son lit pour y mourir. Ce n'est qu'à l'appel de son mari qu'elle consentit à fuir les flammes.

Toute la famille demeurait au troisième étage. Les filles couchaient dans la chambre de derrière, les plus vieux des garçons couchaient dans la chambre du milieu, et M. et Mme Trudel couchaient dans la chambre d'en avant avec les trois cadets.

M. Emile Petitclerc arrivait à la maison pour s'y coucher, un peu avant minuit, lorsqu'il a aperçu les flammes. C'est lui qui a donné l'alarme, et il déplore le fait que les pompiers ont pris trop de temps pour se rendre sur les lieux. Nous n'avons pu constater ce fait. Quand il est revenu, il a vu M. Trudel qui montait dans une échelle pour aller chercher sa femme.

On suppose que le feu a pris en arrière, dans la chambre des filles. La cause en est absolument inconnue.

En l'absence du coroner Jolicoeur, le Dr P.-H. Bédard, assistant coroner, doit convoquer un jury, cet après-midi, pour tenir une enquête sur cette épouvantable tragédie.

Durant toute la journée, une foule énorme a visité le lieu du désastre. A l'extérieur, on ne saurait juger de la gravité de l'incendie, mais quand on pénètre à l'intérieur, on ne voit qu'un amas informe de décombres. C'est sans doute là que se trouvent les deux enfants qu'on n'a pas trouvés. M. Moisan et ses hommes ont fait tout leur possible, ils ont remué en tous sens les décombres, mais n'ont pu trouver que six cadavres. M. Moisan ne croit pas que les deux autres enfants soient là; il dit cependant que la chose est possible. Mais où sont-ils, s'ils ne sont pas là? La foule qui est massée en face de la maison attend avec impatience le résultat des recherches, qui se continuent.

* * *

Québec, 26.—Mme Trudel, après avoir enduré des souffrances terribles, est morte cet après-midi.

Dans le train:

Premier commis-voyageur. — J'ai fait une excellente journée aujourd'hui. Combien croyez-vous que j'ai vendu?

Deuxième commis-voyageur. — Oh!... environ la moitié de ce que vous alliez dire!...

AU SACRE-COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR. HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

Le dimanche:

Messe basse à 8 heures.

Grand Messe à 10.30 heures.

Office du soir à 7.30 heures.

La semaine:

Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.

Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfants de l'école assistent à cette messe.

Les confessions

Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures.

La veille des fêtes d'obligation.

La veille du premier vendredi du mois.

Tous les matins à l'heure des messes.

Les Sociétés:

Premier dimanche du mois à 7.30 heures p.m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur.

Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion des Enfants de Marie.

Troisième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion des Dames de Sainte-Anne.

Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p.m., réunion de la Ligue des hommes.

La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3heures.

L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p.m.

L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.

La commission scolaire le 3me mercredi du mois à 8 heures p.m.

Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h.

Le premier vendredi du mois le Saint-Sacrement est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m. (Messes à 7 et à 8 heures; le soir à 7.45 heures, exercice de la Garde d'honneur.

* * *

Dimanche à la Grand Messe, on faisait l'ouverture solennelle des 40 heures. L'Eglise était décorée avec goût, le choeur était au complet et rendit la messe du second ton harmonisée, Madame Bourque était à l'orgue et Mr. Poitras dirigeait la Chorale. A l'Offertoire Melle M. L. Pélissier sut rendre à la perfection le "O cor Jesu" de Mendelsson.

L'exercise du soir était des plus consolants. Toutes les Sociétés avec bannière et insignes étaient données rendez-vous aux pieds de Jésus Hostie. Le R. P. Curé présida l'heure de garde. Il faisait bon d'entendre raconter toutes les bontés du Coeur de Jésus pour le monde malheureux et coupable, on sentait le besoin de redire en choeur: Pardon, Seigneur, pardon. La bénédiction a été donnée par le R. P. Boyer, O.M.I.

LE MOIS D'OCTOBRE:

Mercredi le 1er octobre à 7.45 h. p.m. ouverture du mois du Rosaire. Tous des soirs à la même heure, il y aura exercice en l'honneur de Notre Dame du Rosaire. Vendredi le 1er vendredi du mois, sermon le soir sur la 2me promesse du Sacré Coeur "Je mettrai la paix dans leurs familles." par le R. P. Curé.

Dimanche, fête du Rosaire. A la Grand Messe, sermon sur "l'Eglise et le Philosophisme" par le R. P. Curé. Le soir réunion des Saints Anges et des Cadets du Sacré Coeur, sermon sur le Rosaire par le R. P. Boyer, O.M.I.

Dimanche le 12 à la Grand Messe le R. P. Curé commencera une série de sermons sur "l'Eglise et la Révolution."

* * *

Les parties de cartes qui ont lieu tous les mardis dans les salles de l'école sont de véritables fêtes de familles où tout le monde s'amuse à coeur joie. Pourquoi nos jeunes Canadiens Français n'abandonneraient-ils pas le Y.M.C.A. où ils ne sont pas chez eux pour se réunir à leur Compatriotes?

* * *

Les enfants de l'école profitent des 40 heures pour faire une petite retraite que leur prêche le R. P. Portelance, O.M.I.

* * *

La partie de cartes de mardi dernier a été aussi bien réussi que la première; preuve qu'une fois y a goûté on ne peut s'empêcher d'y retourner.

Deux magnifiques prix avaient été offerts par M.M. Poitras et Aubin. Melle Thérèse McHenry gagna le prié des dames et M. H.-J. Latourelle, le prix des hommes.

Pour la soirée de demain soir, la maison Ryan Revlin Shoe Co. offre une belle paire de pantoufles et la maison Fashion Craft une jolie paire de gants pour hommes.

* * *

Dimanche prochain, fête du Rosaire, le R. P. Anzalone o.m.i. ouvrira une chapelle dédiée à Notre-Dame du Saint-Rosaire, à l'usage des Italiens de Winnipeg. Cette chapelle est située au coin des rues McDermot et Kate.

* * *

M. le docteur E.-F. Panneton, des Trois-Rivières, Québec, et son frère M. Panneton, de Worcester, Etats-Unis, sont de passage à Winnipeg. Ils ont rendu visite à plusieurs de leurs amis de Winipeg et de Saint-Boniface.

ST-BONIFACE

AU COLLEGE

Le R. P. Drummond, autrefois directeur du *Northwest Review*, était de passage au collège. Il nous a quitté hier soir pour Edmonton. Le R. P. Drummond a été vingt ans professeur au collège de Saint-Boniface. Il nous quitta il y a cinq ans pour l'Est.

* * *

Une lettre du R. P. Jean s. j., recteur du collège de Sudbury, nous apprend que le collège a déjà 75 élèves dont 50 pensionnaires.

* * *

La retraite de nos élèves commencera demain soir pour se terminer dimanche matin. Elle sera prêchée aux élèves français par le R. P. Adam, s. j. et aux élèves de langue anglaise par le R. P. Gagnieur, recteur.

* * *

A l'occasion de son départ pour Montréal où il va étudier la médecine à l'Université Laval, les amis de M. Pierre Paquin, bachelier ès arts, lui ont fait une jolie manifestation.

MM. A. Prud'homme, Marius, Bleau, Aimé Bertrand, J. Tremblay, Paul O'Sullivan, G. Duff, Wilfrid Paquin, Albert Paquin, Alphonse Paquin, etc., y prirent part.

* * *

En travaillant à une raboteuse, à l'usine Douse, M. Frank Desourdis s'est fait broyer la main gauche. A l'hôpital on la lui amputa.

* * *

M. J.-N. Senez est revenu mardi dernier d'un long voyage aux Etats-Unis et dans Québec.

* * *

M. le docteur Laurendeau et Mme Laurendeau sont revenus mercredi de leur voyage de noce à Minneapolis.

* * *

M. l'abbé Lee, curé de Transcona, prêchera cette semaine la retraite au couvent de Saint-Boniface.

* * *

Six religieuses de Clermont, en Auvergne, France, sont aujourd'hui de passage à Saint-Boniface. Elles se rendent à Notre-Dame d'Auvergne, Sask., diocèse de Régina. Elles y fonderont un couvent.

* * *

M. l'abbé Lee, curé de Transcona, nous quittera le 17 octobre pour Rome où il va compléter ses études théologiques. Il s'embarquera à New-York sur le paquebot France.

* * *

De passage à l'archevêché: Mgr Charlebois, de Le Pas, le R. P. Lecoq, o.m.i., MM. les abbés Halde, curé de Dauphin, Gendron, curé de La Salle, Lee, curé de Trancona.

* * *

M. l'abbé Prud'homme est revenu de Minneapolis.

* * *

Le Congrès Pédagogique des Instituteurs Bilingues, français-anglais du Manitoba aura lieu cette année les 16 et 17 octobre prochain.

MORT DE M. M. JUTRAS

Ses funérailles ont lieu vendredi à Letellier.

Letellier, Man., 26.—Les funérailles de M. Moïse Jutras, décédé mardi soir, après une longue maladie, ont eu lieu vendredi matin au milieu du concours de tous les paroissiens.

Le service fut chanté par M. l'abbé N. Jutras, curé de la paroisse, assisté de M. l'abbé Campeau, curé de Sainte-Agathe, et de M. l'abbé Paquin, curé de Saint-Joseph. MM. les abbés Defoy, de Letellier, St-Amant et Bazin, de Saint-Jean-Baptiste, Desrosiers, d'Aubigny, Rocan, de Sainte-Elizabeth, assistaient au choeur.

M. R. Pepin, de Saint-Boniface, tenait l'orgue.

Plusieurs amis de Saint-Boniface et Winipeg sont venus témoigner de leurs sympathies en assistant aux funérailles. Nous avons remarqué MM. J.-H. Tremblay, Josaphat Tremblay, J.-O. Brunet, Z. Bertrand, P. Commune, A. Commune, M. Dumousseau, A. Vonnegut et H. Héroux, M. Piché, de Montréal, autrefois de Pembina, assistait aussi aux funérailles.

funérailles ainsi que M. St-Amant de St-Jean-Baptiste.

Les porteurs du corps furent MM. Joseph, Ernest et Norbert Jutras, fils du défunt, ses gendres, MM. Gaudias Brunet, de Saint-Boniface, Dansereau, de Letellier, et son neveu M. Norbert Jutras, d'Emerson.

M. Onésime Lemire conduisait le deuil.

Une nombreuse famille survit à M. Moïse Jutras: trois fils, Joseph, Ernest et Norbert, sept filles: Mmes G. Brunet, H. Dansereau, E.-R. Bélanger, S. Boiteau, Melles Cécile, Antoinette et Berthe.

* * *

En la personne de M. Moïse Jutras, la paroisse de Letellier perd l'un de ses pionniers et l'un de ses meilleurs sujets. Durant un quart de siècle il a participé à toute la vie de sa paroisse et tenu plusieurs fonctions importantes: juge de paix, maître de poste, conseiller municipal pour la division de Saint-Pie.

Il laisse le souvenir d'une belle existence, d'une vie bien remplie.

LE COLLEGE D'EDMONTON

Il ouvrira ses portes au commencement d'octobre.

Edmonton, 27.—L'ouverture du collège dirigé par les RR. PP. Jésuites aura lieu le 1er octobre à 7 heures du soir pour les pensionnaires et le 2 octobre à 9 heures du matin pour les demi pensionnaires et les externes.

Le personnel enseignant est dès maintenant au complet et les locaux sont entièrement achevés et prêts à recevoir les élèves.

Notre collège classique comblera une lacune depuis longtemps évidente dans notre système d'instruction. C'est une oeuvre qui fait à la fois honneur aux Jésuites et aux Canadiens-français d'Edmonton. Cet établissement, moderne sous tous les rapports, mérite l'encouragement de tous.

Le R. P. Drummond s.j., doit arriver prochainement à Edmonton pour assumer les fonctions de professeur au nouveau collège.

Il ne faut pas tenter de contenter les envieux.

* * *

Le mépris de notre nature est une erreur de notre raison.